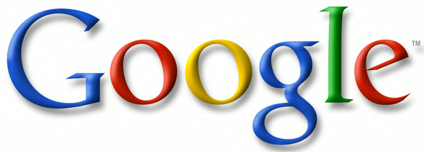
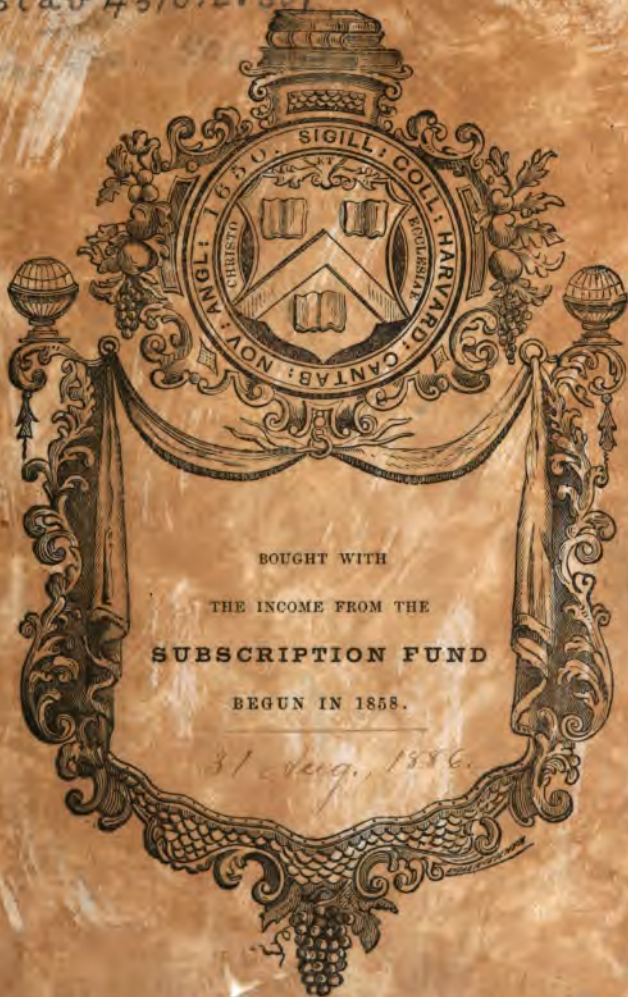



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



KRYLOV

ET SES FABLES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Bernardin de Saint-Pierre, *sa vie et ses ouvrages.* 1 vol. in-12. Paris' 1843. (Épuisé.)

Cherbourg et ses environs, par J. FLEURY et HIPPOLYTE VALLÉE. 1 vol. in-12. Cherbourg, Noblet, 1840. (Épuisé.)

La Grammaire en action, cours théorique et pratique de langue française. 3 vol. in-12. Paris, Borrani.

On vend séparément : 1re partie : *Principes*, 1 vol. in-12 — 2e partie : *Orthographe*, comprenant l'orthographe grammaticale, l'orthographe usuelle, la prononciation, la ponctuation, etc. 1 vol. in-12. — 3e partie : *Syntaxe.* 1 vol. in-12.

Corrigé des exercices d'application contenus dans les trois volumes ou Cours de dictées sur toutes les parties de la grammaire. 3 vol. in-12, séparés.

Manuel élémentaire de littérature française, biographie et extraits des écrivains français les plus célèbres. 1 vol. in-12. Paris, Borrani. 2e édition.

Bibliothèque littéraire. Analyse et extraits de tous les chefs-d'œuvre de la langue française, depuis 1600 jusqu'à nos jours, par J. FLEURY, CH. PARFAIT et J. DE LA FOSSE. 2 vol. grand in-8 à deux colonnes. Paris, Borrani et Hachette.

L'Art d'écrire. Manuel élémentaire de style, contenant 300 sujets gradués, récits, descriptions, fables, dialogues, lettres, etc. Paris, Pougeois, rue Madame.

Récits et Descriptions tirés des auteurs russes. 1 vol. in-18 Saint-Pétersbourg. 2e édition.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ÉTUDES SUR LES AUTEURS RUSSES

KRYLOV
ET SES FABLES

PAR

JEAN FLEURY

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉCOLE DE DROIT
DE SAINT-PÉTERSBOURG

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[IE]
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

KRYLOV
ET SES FABLES

Krylov est une des gloires de la littérature russe et la plus incontestée; les nationaux lui rendent pleine justice, mais les étrangers le connaissent encore très-peu. Dans les pages qui vont suivre nous nous proposons de bien préciser son caractère propre et son originalité, et de fixer la place qui lui appartient dans l'évolution générale des littératures.

I

Krylov est un fabuliste, et ce nom appelle naturellement celui du poëte que l'on considère comme le fabuliste par excellence : la Fontaine. On a com-

paré plus d'une fois les deux poëtes; il est certain qu'il y a entre leurs caractères et leurs œuvres d'assez grandes analogies, mais il y a aussi de notables différences. Les rapports sont surtout extérieurs; les différences sont profondes.

Krylov était pauvre; il ne reçut qu'une éducation incomplète et y suppléa par ses efforts personnels; l'éducation de la Fontaine paraît avoir été meilleure, mais il en profita peu; il la recommença après vingt ans et se mit à rapprendre les langues anciennes à un âge de la vie où la plupart n'ont souci que de les oublier. Krylov s'exerça d'abord à composer des comédies et même des tragédies; cette passion malheureuse, la Fontaine l'éprouva de son côté et ses *Œuvres* contiennent une tragédie d'*Achille*, aussi peu réussie que la *Cléopâtre* et la *Philomèle* de Krylov. On y trouve également deux petites comédies, assez spirituelles mais médiocres, *le Florentin* et *la Coupe enchantée*, qui reparaissent de temps à autre sur la scène, de même que *les Originaux* et *le Magasin de modes*, du fabuliste russe. La Fontaine n'a pas fait de journaux comme Krylov: ce n'était pas de mode alors; mais on a imprimé de lui une foule de petits vers de société et de ces lettres en vers et en prose qui circulaient dans les salons du temps et dont on ti-

rait des copies. Le joli roman des *Aventures de Psyché* peut, à toute force, faire le pendant de *la Poste aux esprits*, bien qu'il n'y ait aucun rapport entre le *sujet* des deux ouvrages.

Ainsi la Fontaine et Krylov cherchèrent également leur voie pendant longtemps ; ils s'égarèrent dans des genres qui n'étaient pas faits pour eux, et ce n'est qu'entre quarante et cinquante ans, c'est-à-dire à l'heure où d'autres déclinent déjà ou se répètent, qu'ils découvrirent par hasard la riche veine qui devait les conduire au premier rang.

Il y a encore entre les deux poëtes un autre trait de ressemblance : c'est leur insouciance, leur imprévoyance dans les affaires de la vie, leur paresse. On connaît l'épitaphe que se fit le fabuliste français :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors, chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser ;
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

La Fontaine montra une imprévoyance rare chez ses compatriotes ; on le voit de temps en temps faire un voyage dans sa patrie pour vendre un lo-

pin de son bien, jusqu'à ce que le tout y ait passé; puis, après avoir taillé et retaillé son caftan, comme le Trichka de la fable, il finit par n'en rien laisser et fut forcé, dans les vingt dernières années de sa vie, d'accepter l'hospitalité de deux admiratrices de son talent, madame de la Sablière et madame d'Hervart, après avoir dépensé, par négligence surtout, une modeste fortune que la plupart de ses confrères eussent trouvé moyen de transmettre à leurs enfants. Jean Krylov aurait certainement fait comme Jean de la Fontaine, et s'il ne dissipa pas la fortune paternelle, c'est tout simplement parce que cette fortune n'existait pas :

Quand on n'a rien, landerirette,
On ne peut pas manger son bien.

La Fontaine nous vante les douceurs du sommeil :

Je le verrai, ce pays où l'on dort,

s'écrie-t-il dans un de ses *Contes;* et ailleurs en parlant d'une retraite aux champs :

... On n'y dort point sous de riches lambris,
Mais voit-on que le somme y perde de son prix,
En est-il moins profond et moins plein de délices?

Dans son roman il se plaît à faire, en beaux

vers, une description émue de l'antre du Sommeil. La Fontaine dormait donc avec bonheur, il était paresseux « avec délices, » mais c'était une paresse occupée, une paresse de poëte et d'observateur; s'il n'agit pas, s'il n'écrit pas, il regarde, il observe les hommes et les choses; il observe surtout la nature et les animaux, qu'il peindra et fera agir dans ses fables. S'il parle de l'escarbot sans le connaître, puisqu'il prétend qu'un lapin a trouvé un asile contre l'aigle dans le gîte de cet insecte, en revanche il connaît bien tous les quadrupèdes et les oiseaux de son pays, les petits surtout, les rats, les souris, les lapins, qui, « sur la bruyère, l'œil éveillé, l'oreille au guet, de thym parfument leur banquet. » Un jour, il passe de longues heures à suivre l'enterrement d'une fourmi; une autre fois, il reste toute la journée sous un arbre sans s'apercevoir de la pluie qui l'inonde, tant il est absorbé à la poursuite de ses pensées. D'autres fois il s'enfonce dans une lecture favorite : Rabelais, Boccace, par moments la Bible et « la prophétie de Baruch, » dont il parle à tout le monde comme d'une découverte qu'il aurait faite en pays inconnu; ses auteurs de prédilection, cependant, sont Plutarque, et surtout Platon, dont on possède des exemplaires couverts de ses notes.

Krylov avait aussi parfois des velléités d'érudition et surprenait Gnéditch, qui ne lui soupçonnaît pas ce talent, par la manière dont il expliquait Homère; mais un beau jour cet Homère, un moment en faveur, passait de la table de travail sous le lit, d'où un domestique le tirait pour le vendre à l'épicier. Si le fabuliste russe parlait moins de sa paresse, il s'y livrait plus franchement : de là cette obésité qui s'était emparée de lui; dans ses dernières années, il ne travaillait plus guère que par accès, tandis que la Fontaine produisait toujours. Tous deux du reste avaient leur péché mignon : la Fontaine professait un penchant trop vif pour les Chloris, comme il les appelle; Krylov se livrait trop aux plaisirs de la table, qui finirent par lui jouer un mauvais tour, puisqu'il mourut des suites d'une indigestion. La Fontaine parvint à une vieillesse beaucoup plus avancée et mourut dévotement en demandant pardon à Dieu des vers trop guillerets qu'il avait commis autrefois, mais avec une telle réputation de simplicité et de bonhomie, que sa garde-malade disait à son confesseur : « Ne le tourmentez pas tant, Dieu n'aura jamais le courage de le damner. »

La Fontaine a en effet une grande réputation de naïveté, mais il faut s'entendre à cet égard. La lit-

térature française du dix-septième siècle conservait toujours une certaine dignité qui lui faisait tout désigner par les termes les plus généraux et l'empêchait d'entrer dans les détails. La Fontaine, au contraire, se plaisait aux détails, et quand il faisait un récit, il donnait à ses personnages, hommes ou animaux, le ton qu'ils devaient prendre pour que le fait, généralement merveilleux, prît toutes les apparences de la réalité ; une fois son sujet conçu et bien déterminé, il écoutait ses acteurs dans son imagination et reproduisait textuellement et sans efforts leurs actions et leurs pensées. Il y avait loin de ce procédé à l'allure un peu guindée des maîtres, Racine, Bossuet, Boileau, et de ce langage simple et sans recherche à l'idiome spirituel et énigmatique des Précieuses, si bien qne par l'effet du contraste, la Fontaine paraît naïf quand il n'est que naturel. Cette dignité factice et théâtrale était entrée si profondément dans les habitudes, que Fénelon, tout en louant, tout en cherchant la simplicité, entourait cependant ses récits d'une sorte d'auréole, d'une sorte de vernis poétique, qui empêchait de saisir les contours des personnages et les détails intimes du tableau. La Fontaine n'est donc pas naïf dans le sens propre du mot : il faut garder cette qualification pour les contes de Perrault,

pour *le Petit Poucet* ou *Barbe-Bleue*, dans lesquels on nous raconte les faits les plus étranges, les plus merveilleux, les plus horribles, comme s'il s'agissait de la chose la plus ordinaire. La Fontaine est railleur, malicieux, bon enfant, mais sa naïveté prétendue n'est que de la bonhomie.

Krylov n'a pas plus que la Fontaine cette fausse délicatesse qui s'interdit les détails; il est aussi naturel que lui, mais il l'est d'une autre façon. Ce n'est pas, comme le fabuliste francais, un rêveur qui s'en va bayant aux corneilles, n'apercevant le monde qui l'entoure que par échappées, voyant très-bien quand il regarde, mais ne regardant qu'à ses heures. Krylov est beaucoup plus positif; il n'oublie jamais de dîner, et quand il regarde la société, il n'est jamais dupe et sait admirablement écarter le masque dont se couvrent la plupart de ceux qui l'entourent, pour voir au fond de leur cœur les vices et les travers qui s'y cachent.

Cette perspicacité, cette étude constante de son prochain, se manifeste dans tous ses écrits : rien de vague chez lui; tout est réel, positif, le but est toujours précis. La plupart de ses fables, sinon toutes, se rattachent à un fait, à un détail, à une anecdote; ce sont moins des fables que des satires. Le mérite de l'auteur est d'avoir donné à ces

récits satiriques un caractère assez général, assez complétement humain pour en faire des types reconnaissables en tout temps. La Fontaine n'a aucune préoccupation de cette nature ; il ne songe ni à instruire ni à critiquer tel personnage en particulier ; qu'il y ait une moralité au bout du conte, peu lui importe : il conte pour s'amuser, parce qu'il est de bonne humeur ; il rit ou s'attendrit suivant l'impression du moment : la gaieté ou les larmes, tout lui est bon, pourvu que cela passe vite, car son humeur est mobile : « les longs ouvrages lui font peur » et les longues émotions aussi : ce qui l'amuse, c'est l'imprévu, ce sont les accidents du chemin ; il s'égare souvent, ici chantant le bonheur de la retraite et de la paresse, dissertant là sur l'astrologie ou l'âme des bêtes ; perdant volontiers de vue son point de départ et ne se donnant pas la peine d'y revenir. Le caprice est son seul guide dans tous ses écrits, il en convient lui-même :

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours.
Mais, quoi ? je suis volage en vers comme en amours.

Il fait de l'épigramme par gaieté et non par tempérament comme Krylov, et encore, quand elle se présente à lui, il en émousse souvent la pointe. S'agit-il par exemple d'un villageois qui a fait accointance avec un serpent, ce vers surgit sous sa plume :

A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire)

Voilà, dit Marmontel, une excellente épigramme contre l'homme, mais la Fontaine l'émousse aussitôt en ajoutant :

Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper

Krylov ne se contente pas de prendre l'épigramme au vol et quand elle se présente ; il la cherche d'abord, et, quand il l'a trouvée, il l'aiguise, et la lance si juste qu'elle s'enfonce profondément dans la plaie et y reste fixée pour toujours. Le ridicule imprimé par lui est ineffaçable, mais il s'adresse toujours à tel ou tel personnage déterminé. Un ingénieux critique, M. Taine, a bien pu trouver dans la Fontaine un tableau complet de la société française au dix-septième siècle, mais il a fallu le dégager au moyen de l'induction, et l'on sait jusqu'où l'induction peut mener quand on sait bien la

manier ! Krylov, au contraire, est essentiellement de son temps et de son pays : placez la scène de ses fables ailleurs qu'en Russie, elles perdront une notable partie de leur sel et de leur agrément. Que les réformes si heureusement commencées dans l'administration se poursuivent et se complètent, nombre des types de Krylov passeront à l'état de souvenirs historiques. Ceux de la Fontaine sont encore debout, malgré les révolutions qui ont bouleversé la société française, parce que ces types sont généraux et que, chez lui, la fable est, pour ainsi dire, impersonnelle. Il est humain avant d'être Français ; Krylov est Russe d'abord, humain ensuite : l'un procède du général au particulier, il est classique et idéaliste ; l'autre du particulier au général, il est réaliste.

II

Mais pour mieux apprécier ces deux figures originales, il faut les voir toutes deux dans leur cadre, il faut mettre les deux poëtes à leur place au milieu de ceux qui ont couru la même carrière, il faut exquisser l'histoire de la fable.

Or la fable n'est pas née d'hier ; ce n'est pas

un genre qui ait apparu tout à coup dans les littératures comme le *sonnet* ou la *tragédie* classique. Elle remonte aux époques primitives, et, semblable à ces cours d'eau peu abondants, mais obstinés, que l'on perd souvent de vue derrière une forêt ou une montagne et que l'on voit reparaître à chaque détour du chemin, dans un étroit ravin, dans une riante prairie ou dans une plaine aride, mais toujours limpides et réfléchissant dans leurs eaux le paysage qui les environne, l'apologue se retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques ; ici il est en faveur et occupe le premier rang, là il reste oublié et dédaigné, mais il est prêt à reparaître brillant et admiré, pour peu qu'il se rencontre un génie sympathique qui s'en serve comme d'un miroir magique, ou, si l'on aime mieux, comme d'une lorgnette, pour voir le monde au travers et nous retracer ce qui se présente devant ses yeux.

Mais où est née la fable dans la forme que nous lui connaissons? où la voit-on apparaître d'abord d'une manière positive? La tradition, en même temps que l'observation, nous désigne l'Asie occidentale. La philologie nous montre un point de l'Asie d'où les peuples européens se sont répandus, développant chacun leurs langues et leurs civilisations ; l'étude des produits de l'intelligence nous

conduit au même point ; le berceau commun des peuples civilisés, les premiers vagissements de leur poésie, se retrouvent à la fois dans l'Orient. La fable, telle que l'ont développée nos écrivains, provient de là, tout aussi bien que la plupart de ces contes enfantins, qui, depuis des milliers d'années, bercent les jeunes générations. Le conte du *Petit Poucet*, abandonné dans les bois avec ses frères et ses sœurs, est frère de la fable du *Loup et de l'Agneau*. Il y a même cela de commun entre les deux traditions qu'elles expriment le même fait, l'oppression du faible par le fort ; seulement dans l'une, c'est le faible qui succombe, tandis que dans l'autre, c'est l'adresse qui se joue de la force brutale et finit par l'emporter sur elle.

Il y a d'autres différences entre ces deux récits, également respectables par leur antiquité ; la première, c'est que l'un prétend nous donner une leçon et que l'autre n'a pour but, apparent du moins, que de nous amuser ; la seconde, c'est que les personnages de l'un sont des êtres humains plus ou moins étranges, et que ceux de l'autre sont des animaux, auxquels on prête le langage et les idées des hommes.

Ce qui constitue, en effet, l'apologue, c'est d'être une leçon de morale donnée sous forme indirecte ;

c'est le récit d'un fait qui contient un avis, un reproche à notre adresse, et qui ne semble pas avoir été fait pour nous. C'est un conte qui nous est donné pour tel, et qui cependant contient plus de vérité que beaucoup de récits prétendus historiques. Quand ce petit drame se passe entre des hommes, il prend le nom de *parabole* —l'Évangile est plein de récits de ce genre — quand il a pour acteurs des êtres d'espèce inférieure, animaux, plantes, objets inanimés, il conserve la dénomination générale de *fable* ou *apologue*.

La littérature protestante moderne est riche en paraboles, très-respectables par le fond, mais un peu fades par l'exécution; la fable proprement dite a conservé son caractère profane, et, lorsqu'elle s'est introduite dans l'Église, elle y a été tout au plus tolérée. Le bas-relief où l'on a représenté, par exemple, un renard en surplis, prêchant devant des poules attentives, et toujours prêt à s'élancer sur son auditoire pour en dévorer peu ou prou, n'a jamais été considéré comme un moyen d'enseignement religieux, bien qu'on le trouve souvent reproduit dans celles des églises de l'Occident qui ont été construites ou réparées au quatorzième siècle. L'apologue est un intrus qu'on a banni de l'Église depuis que l'on a cessé de vivre

avec Dieu et les saints en société familière et qu'on s'est fait une idée plus élevée de la Divinité.

L'apologue suppose une complète fraternité entre tous les êtres de la nature. Pour nous, peuples civilisés, l'idée d'attribuer la vie, le sentiment, la raison même à des êtres dans lesquels nous n'avons pas l'habitude de rencontrer ces facultés, nous semble simplement ingénieuse. Nous trouvons piquant de nous représenter ces êtres aux formes plus ou moins étranges, aux allures bizarres, comme pensant et raisonnant à notre façon, mais avec plus d'abandon, de simplicité, exprimant franchement ce que nous nous dissimulons souvent à nous-mêmes et obéissant naïvement à des instincts, à des appétits que nous sentons en nous, mais auxquels nous osons rarement nous livrer. Cette sorte de mascarade nous plaît et nous fait sourire, et les leçons qu'elle nous offre, loin de nous offenser, nous apparaissent comme la voix de l'éternelle sagesse, de cette raison impersonnelle que nous portons tous en nous.

Mais ce qui n'est pour nous qu'un jeu de l'esprit, n'a pas toujours eu ce caractère. Boileau et les critiques du dix-huitième siècle trouvaient de même la mythologie fort ingénieuse; il leur parais-

sait charmant de dire en parlant du tonnerre :

C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

Et d'

Un orage terrible aux yeux des matelots :
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Ils ne songeaient pas, ils ne voulaient pas voir que ce qui leur semblait une fiction propre à « égayer le récit » avait été autrefois une croyance, qu'Homère n'avait pas créé ses dieux, mais qu'il avait reçu toute cette théogonie à l'état de dogme, que la mythologie n'était pas « une invention, » mais qu'elle avait été une foi. Il en est ainsi de la fraternité des êtres animés, et même inanimés, avec l'homme. Que tous les peuples, à l'origine, aient attribué quelque chose de divin à tout ce qui les entourait, que *tous* les peuples aient passé par le fétichisme, ce fait peut être contesté ; mais ce qui ne saurait l'être, c'est que l'homme s'épanouissant à la vie, ébloui et charmé à la vue du monde environnant, a dû faire ce que fait l'enfant sous nos yeux ; sentant en lui la vie, la volonté, l'intelligence, il a attribué à chaque être ce qui se trouvait en lui, il a fait le monde à son image. Ce procédé n'est pas seulement à l'usage des enfants, c'est

aussi celui des philosophes. Descartes et, à sa suite, les idéalistes ne construisent-ils pas l'univers tout entier sur le modèle de l'intelligence humaine? L'âme de l'homme étant donnée, Descartes en *déduit* l'univers, comme, de la définition des parallèles, on déduit que les trois angles d'un triangle valent deux angles droits.

C'est aux animaux surtout que cette idée de ressemblance morale, de fraternité avec l'homme a été le plus largement appliquée. Les animaux respirent, se meuvent ; ils vivent d'une vie semblable à la nôtre; ils ont des intérêts communs avec nous, ils s'attachent tantôt à notre personne et tantôt dans leur « lutte pour l'existence, » ils nous font une guerre plus ou moins acharnée ; rien de plus naturel que de leur attribuer tous nos sentiments et de leur prêter la pensée et le raisonnement, sinon la parole.

Cette croyance à une parité de sentiments n'est pas une supposition ; nous pouvons en voir encore des restes en action autour de nous. Les Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, avant d'entreprendre une guerre, font des sacrifices expiatoires aux âmes des hommes qu'ils vont immoler. Ils font les mêmes cérémonies à l'approche d'une grande chasse. Le missionnaire protestant Hecwelder a

entendu un de ces Sauvages adresser à un ours blessé un discours pour lui faire honte de son peu de courage. L'animal poussait des gémissements plaintifs :

— Ours, lui dit-il, lève-toi, tu es un lâche et non un guerrier comme tu le prétends ; si tu étais un guerrier, tu le montrerais par ta fermeté et tu ne crierais pas comme une vieille femme. Tu sais bien, ours, que nos tribus sont en guerre ; la tienne a commencé l'attaque, mais comme elle a trouvé les Indiens trop forts pour elle, vous vous cachez dans la forêt pour manger nos cochons. Je gage que dans ce moment tu as de la chair de cet animal dans ton estomac. Si tu m'avais vaincu, je serais mort comme un brave guerrier ; mais toi, ours, tu restes là et tu cries sans songer que tu déshonores ainsi ta nation par ta lâcheté.

Quand l'Indien eut fini, poursuit Emile Souvestre[1], auquel nous empruntons cette citation, Hecwelder lui demanda s'il supposait réellement que l'animal pût l'entendre.

— Oh ! il m'entend fort bien, répondit le chasseur delaware ; n'avez-vous point remarque comme il paraissait honteux pendant que je lui faisais ces reproches ?

On retrouve la même croyance chez les paysans russes. Dans son voyage *de Paris à Astracan*, M. Alexandre Dumas raconte, et cette fois, d'après des témoignages certains, l'histoire d'un paysan qui insultait aussi un ours qu'il poursuivait. Dès que l'ours, dit-il, voyait les deux chasseurs sur le

[1] *Causeries historiques et littéraires*, t. I.

point de l'atteindre, il reprenait de nouveau sa course.

Alors, semblable à l'Indien qui provoque son ennemi au combat, le paysan, à la grande joie d'Hamilton, insultait l'ours pour le déterminer à s'arrêter en le blessant dans son amour-propre.

— Ah! lâche, fils de lâche, lui criait-il, j'ai tué ton père, j'ai tué ta mère; tu n'es qu'un enfant, un gamin, un morveux! Attends-moi un peu, tu vas voir!

Le bonhomme était convaincu que c'était là le meilleur moyen de forcer l'ours à accepter le combat, et, en effet, il arrivait que l'ours, non pas décidé par les injures, mais écrasé de fatigue, finissait par s'arrêter.

Les sauvages voisins du cap de Bonne-Espérance causent aussi avec les bêtes. Quand les oiseaux dévorent leurs moissons, ils leur crient tout haut :

— Va-t'en, il faut que je mange aussi!

Et tout bas :

— Passe dans le champ du voisin, il a de meilleur grain que moi.

Les nègres prétendent que les singes comprennent parfaitement le langage humain et seraient en état de parler, s'ils le voulaient; mais ils s'en gardent bien. Du moment où l'homme saurait qu'ils parlent, il les forcerait de travailler pour lui, et comme ils sont paresseux et indépendants, cette crainte suffit pour leur lier la langue.

Nous n'avons pas même besoin d'aller si loin pour trouver des exemples de cette croyance à la fraternité complète de l'homme et des êtres inférieurs. Qui ne se souvient de ces prédications dans lesquelles saint François d'Assise s'adressait à « ses frères les oiseaux, à ses sœurs les moissons, les forêts, les pierres, » pour les engager à louer Dieu? de cette prière qu'il adressait à ses sœurs les hirondelles « qui bavardaient trop bruyamment pendant un de ses sermons, et qui ne manquèrent pas de se conformer à ses désirs et de garder le silence jusqu'à ce qu'il eut achevé de prêcher? qui ne se rappelle ces procès faits en France même, pendant le moyen âge, aux animaux nuisibles ou coupables; aux bœufs, aux vaches, aux porcs, aux truies, accusés et convaincus de meurtres et autres méfaits? qui n'a entendu parler de ce procès intenté en Savoie, en plein seizième siècle, en 1545, à des charançons et autres insectes qui désolaient le pays, et auxquels on attribua, par jugement solennel et après plaidoiries contradictoires, un terrain suffisant pour eux, à condition qu'ils s'y tiendraient et respecteraient les champs voisins [1].

[1] Voy. : *De l'Origine, de la forme et de l'esprit des jugements rendus au moyen âge contre les animaux, avec des documents inédits,* par Léon Menabréa. Chambéry, 1846.

Ce n'est guère qu'au dix-septième siècle que cette croyance naïve disparut devant la philosophie de Descartes. On sait que Descartes faisait des bêtes de pures machines, comparables à nos montres, et supérieures seulement parce que Dieu avait pris la peine d'en être lui-même l'ouvrier. La Fontaine protesta avec toute l'éloquence que lui inspirait sa sympathie pour les héros de ses chants; mais la plupart des grands esprits se rallièrent à cette doctrine. Malebranche donnait des coups de pied dans le ventre à sa chienne malade, sans croire lui faire de mal, et Bossuet commentait longuement le chapitre des différences entre l'homme et l'animal. Il est vrai qu'il y a eu réaction depuis: la bête a repris son rang; les prétendues machines de Descartes sont devenues, au dire de certains philosophes, nos très-respectables ancêtres. Les hommes ne sont au fond que des bêtes un peu dégrossies, ce dont au reste on aurait pu se douter depuis longtemps, rien qu'à voir dans l'histoire le récit de leurs sottises.

L'homme ne se pique pas d'être toujours logique et vit volontiers de fiction; il est certain cependant que si, au dix-septième siècle, la fable n'eût pas existé, on ne l'aurait pas inventée; mais elle a pu naître et elle est née en effet dans toutes les sociétés primitives; les nègres, les Tatars, les Chi-

nois, ont leurs fables; mais l'apologue a dû faire sa plus importante apparition là où le lien entre l'homme, l'animal et la plante était le plus complet, là où la croyance religieuse établissait une solidarité réelle entre les trois règnes de la nature. Les habitants de l'Inde n'ont pas cherché dans les êtres inférieurs des dieux, des fétiches, comme les nègres; ils y ont vu des frères déshérités. Ils se sont dit que l'intelligence qui se manifeste dans l'animal et le dirige dans ses actes, qui porte la plante à chercher la chaleur et le soleil, devait être au fond la même que celle qui dirige l'homme, et, au lieu de supposer des individualités distinctes pour chacune, ils ont pensé que les mêmes âmes qui animent les hommes vont tour à tour animer aussi les êtres inférieurs. Seulement l'âme logée dans une bête ou dans un végétal, et réduite à des organes incomplets, perd une partie de sa force et de sa liberté. Cette situation est une punition, par conséquent ; c'est le châtiment de ceux qui, sous leur forme humaine, ont transgressé la loi morale, Quand ils se seront réhabilités en perfectionnant le corps que Dieu leur a donné, ils remonteront l'échelle des êtres, et reprendront leur place dans un corps humain. De cette manière se trouvent expliqués tous ces faits étranges dont aucune philo-

sophie ne donne une raison suffisante ; d'un côté, ces merveilleux instincts que possèdent certains animaux, ces prévoyantes industries que l'expérience n'a pu apprendre aux insectes, et de l'autre côté ces sentiments vils et sanguinaires qui se manifestent chez certains hommes et dont ni l'éducation de ces hommes ni les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés ne donnent la clef. Les savants modernes nous montrent les mêmes molécules de matière passant sans cesse d'un règne à l'autre, animant tour à tour le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, allant du mort au vivant et du vivant au mort, et se mêlant successivement à des milliers d'existences sans se lasser ni se reposer jamais. Ce que les savants ont prouvé pour le monde de la matière, les Indous l'ont imaginé pour le monde de l'esprit ; de sorte que, dans leur système, l'univers se compose d'un double courant, l'un aveugle et composé de molécules matérielles, l'autre intelligent et composé d'âmes, circulant en tout sens pour animer et vivifier par l'esprit les êtres organiques et inorganiques.

Ce système n'a peut-être pas chez eux toute la clarté que nous lui supposons ici, mais il se mêle comme sentiment à la littérature, à la législation et aux mœurs de l'Inde, et c'est là seulement qu'il

a reçu tout son développement; c'est là aussi, par suite, que la fable a dû se développer. Elle s'y est développée en effet d'une façon plus riche que partout ailleurs, sous la double inspiration de la croyance à la métempsycose et de la philosophie morale, née aussi dans l'Inde et formulée dans ce pays en axiomes et en lois, à une époque où, à l'exception des Chinois, la plupart des peuples dont nous possédons des écrits étaient encore dans l'enfance.

Un auteur ingénieux a cherché une autre origine à la fable. Les sauvages, dit-il, et généralement les peuples peu civilisés, n'ont pas de noms propres; leurs appellations sont souvent des adjectifs et plus souvent des noms d'animaux : le Grand Serpent, le Vieux Renard, le Cerf Agile, l'Ours Blanc, Œil de Faucon, etc. Ceux de ces personnages qui se sont illustrés en bien ou en mal ont servi de matière à des récits qui se sont peu à peu transformés dans les nuages de la tradition, si bien que ce qui avait été fait dans l'origine par le Vieux Renard à deux pieds, avec ou sans plumes sur la tête, serait devenu plus tard l'œuvre du renard à quatre pieds et à queue touffue. L'histoire littéraire nous fournit un exemple de ce genre — et ce n'est pas le seul — dans le nom même du renard. Il

est à peu près prouvé que cette appellation attribuée à l'animal que les Latins appelaient *vulpes* et les Français du moyen âge *volpil* ou *golpil*, vient d'un certain *Reinhart*, connu par ses ruses et les tours qu'il avait joués à un sien parent ou voisin qui a été identifié avec le loup, dans le Roman de Renard. On peut citer aussi un proverbe dans lequel, par suite d'un calembour populaire, un personnage humain s'est vu transformé en animal cornu ; cette locution : Il parle français comme une *vache* espagnole se réduisant à celle-ci : Il parle français comme un *Vasque* ou *Basque* espagnol. On allègue encore l'absence de moralité de certains récits, qui nous sont arrivés sans autre caractère que celui d'un conte amusant, etc.

Nous admettons qu'il peut y avoir quelque chose de fondé dans cette conjecture. Les faits qui remontent à une haute antiquité découlent toujours de causes très-complexes. Il est possible que les méfaits d'un loup, que les prouesses d'un ours ou d'un lion à deux pieds aient été mis au compte des animaux qui portent les mêmes noms ; que des circonstances sans portée morale se soient glissées dans un apologue dont elles ont changé le caractère ; qu'une confusion de noms, comme le *tu, ora* chez Victor Hugo, devenu le *trou aux rats*, ait

amené aussi quelque confusion dans les traditions : tout cela est possible, mais cet élément n'a jamais pu entrer que comme une rare exception dans les origines de l'apologue. Les fables sont, comme les proverbes, la sagesse des nations réduite en formules. Il n'y a qu'une différence. Dans le proverbe, cette sagesse est présentée sous forme de règle abstraite ; elle est en action dans la fable ; encore cette différence s'efface-t-elle dans beaucoup de cas. Tout proverbe contient un apologue en substance ; quelques mots suffisent souvent pour le dégager. Les proverbes suivants, pris au hasard, nous en fournissent la preuve :

D'un butor on ne saurait faire un épervier.
La caque sent toujours le hareng (voy. *le Tonneau,* II, 75 de Krylov).
Qui sème le vent récolte la tempête.
L'araignée mange la mouche et le lézard l'araignée.
Qui se fait brebis, le loup le mange.
N'éveillez pas le chat qui dort.
Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée, etc., etc.

La foi dans la fraternité de l'homme et des animaux, le désir de résumer une série de faits en une règle, le besoin pour les enfants et les peuples jeunes de donner un corps à des notions abstraites,

voilà les origines de la fable. La part des petits faits qui a pu s'y ajouter n'a joué dans ces origines qu'un rôle très-secondaire.

III

La littérature de l'Inde est riche en apologues. Mais la doctrine hindoue associe si bien l'animal à l'homme qu'elle efface entre eux toute différence. Dans ses fables, les hommes ne deviennent pas des bêtes, comme chez certains philosophes contemporains, mais les bêtes deviennent des hommes. Cette confusion ingénieuse qui nous fait voir à la fois, dans les acteurs de l'apologue, l'animal tel qu'il est dans la nature, et l'homme que nous lui comparons ; cet agréable mélange de fiction et de vérité dans lequel se meut l'action, s'efface presque complétement ici. Les animaux dissertent comme des érudits dans une académie ; entre les oreilles de l'âne on aperçoit le bonnet du docteur. Chaque interlocuteur apporte à l'appui de son dire tout au moins une ou deux fables, sans compter les citations poétiques, et tout cela s'entremêle confusément ; si bien que chaque apologue est un véritable labyrinthe. Les Hindous ont composé leurs fables, comme ils

ont composé leurs épopées, comme la nature a composé leurs forêts. Là, les arbres poussent de longs jets qui descendent à terre, prennent racine dans le sol, deviennent la tige de nouveaux arbres, et vont se propageant ainsi à l'infini dans toutes les directions. Les poëmes des Hindous ressemblent à ces forêts inextricables, et leurs fables ont, en petit, le caractère de leurs poëmes. Les principaux recueils dans lesquelles les fables indiennes se trouvent classées et rattachées par un lien commun sont les *Cinq Sections* (Pantcha-Tantra) et l'*Instruction utile* ou l'*Hitopadésa*. Ces deux recueils n'ont été traduits complétement du sanscrit en français qu'à une époque récente; mais une traduction des *Contes et fables de Bidpaï* ou *Pilpaï* qui y figurent, a été faite et publiée au dix-septième siècle sur la version arabe. La Fontaine y a puisé assez largement pour la composition de son second recueil d'apologues. Les fables de cette provenance se reconnaissent d'abord à leur caractère de bienveillance générale. Les récits hindous sont tous plus ou moins frères de cette légende où nous voyons la dernière incarnation de la Divinité, le Bouddha, qui rencontrant un tigre affamé et n'ayant rien à lui donner à manger, se fait dévorer lui-même par l'animal. Le second caractère

des fables empruntées par la Fontaine à Bidpaï, c'est d'être très-développées et de contenir de longs discours. La Fontaine étant dans toutes les mains, il nous suffira d'indiquer par leurs titres, entre les plus remarquables : *le Corbeau*, *la Gazelle*, *la Tortue et le Rat*, dans laquelle on commence à sentir la fatigue du fabuliste, et *l'Homme et la Couleuvre*, une des plus belles du recueil, qui a pour but de prouver par le témoignage de plusieurs animaux et végétaux que l'homme, bien qu'il accuse quelquefois les autres d'ingratitude, est un maître ingrat et cruel envers les créatures inférieures.

La Fontaine a fort altéré ces récits en se les appropriant. Pour donner une idée complète de la fable indienne, nous reproduisons, en l'élaguant, un récit emprunté à l'*Hitopadésa*, dont la première traduction française a paru en 1855[1].

LE DAIM, LE CHACAL ET LE CORBEAU

Dans le pays de Magadha, il y avait une forêt... Dans cette forêt habitaient un daim et un corbeau, unis depuis longtemps par une étroite amitié. Un jour, le daim, gros et gras, errait en liberté; il fut aperçu par un chacal. En le

[1] Un volume in-18, collection Jannet. Le traducteur est M. Lancereau.

voyant, le chacal se dit en lui-même : Ah ! comment pourrai-je manger la chair délicate de ce daim ? il faut essayer. Je vais d'abord chercher à gagner sa confiance. Cette réflexion faite, il s'approcha du daim et lui dit : « Mon ami, je te salue. — Qui es-tu ? demanda le daim. — Je suis un chacal ; je vis seul, sans parents, et comme un mort dans cette forêt. Maintenant que j'ai rencontré en toi un ami, je ne suis plus sans famille et je rentre au nombre des vivants. Je veux être désormais ton compagnon et passer ma vie avec toi. — J'y consens, » dit le daim.

Lorsque l'astre divin qui répand la lumière se fut retiré derrière la montagne du couchant, les deux nouveaux amis allèrent vers l'habitation du daim. Là demeurait aussi, sur les branches d'un magnolier, un corbeau qui était le vieil ami du daim : « Mon ami, dit le corbeau en les voyant tous les deux, quel est cet animal qui t'accompagne ? — C'est un chacal qui vient nous demander notre amitié. — Mon ami, reprit le corbeau, nous ne devons pas accorder notre confiance à l'étranger qui vient vers nous sans aucun motif ; cela ne vaut rien. On a dit : « Il ne faut pas donner l'hospitalité à celui « dont on ne connaît ni la famille ni le caractère ; » la perfidie d'un chat causa la mort d'un vautour. — Comment cela se fit-il ? demandèrent le daim et le chacal. »

Un nouveau récit, comme on le voit, vient se greffer ici sur le premier.

« — Sur le bord du Gange, reprend le corbeau, au sommet d'un mont, il y avait un grand figuier. Dans le creux de cet arbre demeurait un vautour nommé *Vieux-Bœuf* (*Djaradgava*) que le sort avait privé de ses serres et de ses yeux. Les oiseaux qui habitaient l'arbre, émus de compassion, lui donnaient pour subsister un partie de leur nourriture ; c'était

avec cela qu'il vivait. Un jour, un chat, nommé *Longue Oreille* (*Dirghakarna*), vint en ce lieu pour manger les petits des oiseaux. A son approche, les oisillons effrayés poussèrent le cri d'alarme. « Qui va là ? » demanda le vautour dès qu'il eut entendu ce cri. Le chat, apercevant le vautour, fut saisi de frayeur et se dit : « Ah ! je suis perdu. »

Le chat dit son nom, en parlant de sa voix la plus caressante ; le vautour, qui connaît le personnage, lui ordonne de s'éloigner sous peine d'avoir à s'en repentir. Le chat insiste. D'où viens-tu ? lui demande le vautour :

J'allais faire aux dieux ma prière,
Comme tout chat dévot en use les matins,

dit en pareil cas un héros de la Fontaine ; le chat indien n'est pas moins pieux en paroles :

« Tous les jours, répond-il, je fais mes ablutions ici, sur les bords du Gange ; je m'abstiens de manger de la viande, je suis étudiant brahmane et j'accomplis une rude pénitence. J'entends continuellement tous les oiseaux vous vanter comme un personnage voué à l'étude de la loi, et digne de confiance. Vous êtes vieux par la science non moins que par l'âge, je suis venu ici pour m'instruire sur la religion et la morale... Il faut accorder l'hospitalité, même à un ennemi, et le recevoir d'une manière convenable quand il vient dans notre maison. L'arbre ne refuse pas l'abri de son ombrage au bûcheron... »

Le chat continue longtemps sur ce ton. Le vautour

doute cependant et lui dit qu'il pourrait bien être venu pour croquer les petits oiseaux.

A ces mots, le chat se prosterna à terre et, passant ses pattes sur ses oreilles, il s'écria : « Krichna ! Krichna ! j'ai étudié le livre des lois, j'ai renoncé aux passions, etc., etc. »

Le vautour se laisse persuader par cet ancêtre de Tartufe; le chat mange les petits des oiseaux, puis s'esquive, et le crédule vautour, accusé du méfait. ne trouve pas comme Orgon un prince « ennemi de la fraude » qui le défende; il est mis à mort par les parents irrités.

Tel est le récit du corbeau, le chacal le juge peu de son goût ; mais le daim qui n'aime pas à réfléchir, propose de passer outre et d'accueillir le nouveau venu.

« — Je le veux bien, répondit le corbeau. » Les trois amis partaient le matin et allaient où bon leur semblait. Un jour, le chacal, tirant le daim à l'écart, lui dit : « Mon ami, il y a dans un endroit écarté de cette forêt un champ rempli de blé ; je vais t'y conduire et te le montrer... » Cependant le maître du champ, voyant son blé mangé, tendit ses lacs. Le daim étant retourné au champ, se trouva pris.

Le chacal vient examiner les lacs, et comme ils lui semblent solides, il se garde d'y toucher, espérant bien faire sa proie de l'animal gras et dodu.

« Ces lacs sont faits de cordes de boyaux, lui dit-il. C'est

aujourd'hui le jour consacré au soleil ; comment pourrais-je les toucher avec mes dents ? Demain, si tu le veux bien, je ferai ce que tu me demandes. » Et il alla se coucher non loin de là.

Cependant, lorsque le soir fut venu, le corbeau, ne voyant pas revenir le daim, alla de tous côtés à sa recherche. En l'apercevant dans cet état, il lui dit : « Mon ami, que vois-je?— Voilà, reprit le daim, ce que m'a valu le mépris des conseils d'un ami ! » Le lendemain matin, le corbeau vit arriver le maître du champ, un bâton à la main. « Mon ami, dit-il au daim, fais le mort, retiens ta respiration, roidis tes membres et reste immobile. Je vais te becqueter les yeux, et lorsque je pousserai un cri, tu te relèveras bien vite et tu prendras la fuite. » Le daim suivit le conseil du corbeau. Le maître du champ, l'ayant vu dans cet état, ouvrit des yeux étincelants de joie. « Ah! s'écria-t-il, tu es mort de toi-même! » Il débarrasse le daim de ses liens et se met en devoir de ramasser ses lacs. Le daim, entendant le cri du corbeau, se releva aussitôt et s'enfuit. Le maître du champ lança son bâton contre lui; mais au lieu de l'atteindre, il tua le chacal. »

Nous avons voulu laisser à ce récit une partie au moins de son ampleur orientale, au risque d'impatienter quelque peu nos lecteurs. Nous l'avons cependant notablement réduit. Dans l'original, cette fable n'est qu'un des chapitres, un épisode si l'on veut du récit principal, qui n'a pas moins de cinquante pages dans la traduction francaise. En voici le début :

Sur le bord de la Godâveri, il y avait un grand sâlmali, ou

arbre à coton (*bombax heptaphyllum*). Les oiseaux venaient de tous les points de l'espace chercher un abri sur cet arbre lorsque arrivait la nuit. Un jour, au moment où les ténèbres se dissipaient, et que le dieu Lune, divin amant du lotus (*nenuphar*), se retirait derrière le sommet de la montagne du couchant, le corbeau *Vol léger* (*Laghoupatanaka*) aperçut à son réveil un oiseleur qui s'approchait comme le génie de la mort. Il l'examine et se dit en lui-même : « Voilà dès le matin une mauvaise rencontre ; elle me présage quelque chose de fâcheux. » En disant ces mots, il prit son vol tout tremblant afin d'épier les démarches de l'oiseleur.

Suivent deux citations en vers, dont l'une développe l'autre. On nous apprend ensuite que cet oiseleur sème des grains de riz sur le sol, tend un filet et se cache. Une troupe de pigeons arrive et veut s'élancer sur le riz, mais leur chef *Cou moiré* (*Tchitragriva*) les arrête ; il s'étonne de voir des grains de riz dans une forêt déserte, et pour justifier sa méfiance, il raconte l'histoire d'un voyageur qui, séduit par l'appât d'un bracelet, s'enfonca dans un bourbier et fut dévoré par un tigre. Les pigeons se moquent de son conte et se font prendre dans les filets ; Cou moiré, les voyant au désespoir, leur conseille de s'envoler tous à la fois et d'emporter ainsi le filet. Le moyen réussit, le chasseur se met à leur poursuite, mais ils trouvent un asile chez le rat *Riche en or* (*Hiranyaka*), rusé personnage qui n'a pas moins de cent issues à son terrier. Riche en or

ronge les liens de ses amis et leur rend la liberté. Le corbeau Vol léger, qui avait été témoin de tout cela, s'approche du rat et lui demande son amitié; en racontant à l'appui de sa demande l'histoire du daim, du chacal et du corbeau, par laquelle nous avons commencé. Cela fait déjà quatre fables différentes en une seule, mais ce n'est pas tout; au récit du corbeau le rat répond par une fable où figurent un vautour, un chat et des oiseaux; puis, pressé de questions par le corbeau, il raconte sa propre histoire, dans laquelle s'intercalent, sous divers prétextes, deux contes, celui d'un vieux marchand et de sa jeune femme, et celui d'un prince, du fils d'un marchand et de sa femme, et deux fables dont les personnages sont : un chasseur, un daim, un sanglier, un serpent et un chacal; puis un chacal encore et un éléphant; en tout dix récits différents, couronnés tant bien que mal par une moralité commune.

On voit le procédé des collecteurs; ils prennent une fable principale et y rattachent, par des liens quelquefois très-légers, toutes les fables qui s'en rapprochent par le but ou les détails. C'est le même procédé qui se trouve appliqué dans les *Mille et une Nuits*. Les récits chinois, à la vérité, sont plus concis, mais les récits persans et arabes ont le même

caractère que ceux de l'Inde. Les *fables* attribuées au sage Lokman feraient exception cependant, si elles étaient originales, mais il est reconnu maintenant que ces récits sont une importation étrangère. Les Arabes ne les ont jamais pleinement adoptés; il les laissent aux Européens, qui s'en sont fait un Manuel pour étudier l'arabe. Les *Paraboles* hébraïques de *Sandobar* sont aussi, pour la plupart, des récits étrangers à la race sémitique.

C'est dans la Bible qu'il faut chercher l'apologue hébreu vraiment original. Les livres sacrés nous en offrent plusieurs d'une grande beauté. Qui ne se souvient, entre autres, de la terrible parabole adressée par le prophète Nathan à David, adultère et meurtrier ?

« Deux hommes étaient en une cité, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre. Mais le pauvre n'avait qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie et qui avait été élevée chez lui avec ses enfants, mangeant son pain, buvant dans sa coupe, et dormant sur son sein, et il l'aimait comme sa fille.

« Et un étranger étant venu chez le riche, celui-ci ne voulut point prendre ses brebis ni ses bœufs, pour donner un banquet à cet étranger qui était venu chez lui. Il prit du pauvre sa brebis, et la donna à manger à l'homme qui était venu chez lui, etc. » (Rois, II, 13.)

Le livre des Juges (9) nous offre un apologue

proprement dit. Abimelech s'étant fait élire roi à Sichem, Joathan, dont il avait tué les soixante-neuf frères, alla sur la montagne de Garizim et appela la colère du peuple sur Abimelech en racontant la fable des arbres qui avaient voulu se donner un roi.

Dans la Bible, l'apologue va droit au but sans s'embarrasser de paroles ni d'épisodes inutiles. Cependant, pour rencontrer cette précision abstraite qui réduit la fable à n'être plus qu'une comparaison morale, une maxime, il faut arriver à la fable ésopique.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Un loup voyant des bergers manger une brebis dans leur tente, se dit en lui-même : « Quel bruit il y aurait parmi eux si j'en faisais autant ! » (Voy. Krylov, VI, 1.)

Pas un mot de perdu. C'est bref et profond comme ce chapitre de *l'Esprit des lois*, dans lequel Montesquieu caractérise le despotisme :

Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. (L. V, 13.)

Il y a dans cette concision extrême beaucoup plus d'éloquence que dans les longs discours de la sa-

gesse hindoue. Mais cela dépend évidemment des circonstances. C'est à l'écrivain de les apprécier.

D'où vient cette fable ésopique, si énergique et si sèche à la fois? d'où vient cet Ésope dont l'antiquité nous cite si souvent le nom et si rarement les œuvres? Faut-il ajouter foi à cette Vie d'Ésope que la Fontaine nous a traduite et qu'il a mise en tête de ses *Fables?* Il convient lui-même qu'elle est pleine de contes et de puérilités; mais par une de ces distractions dont il avait le monopole, il ajoute en parlant de l'auteur :

Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé.

Or il s'est écoulé près de *dix-huit siècles et demi* entre l'époque où Planude écrivait cette biographie dans un couvent de Constantinople, et celle où l'on place l'existence du bossu phrygien. Les hommes n'ont pas, d'ordinaire, la mémoire si longue.

Quoi qu'il en soit de sa légende, l'existence d'Ésope lui-même paraît suffisamment établie. Il est à peu près prouvé qu'au quatrième siècle avant Jésus-Christ, il a existé un personnage de ce nom qui a composé des fables, et que Solon, son contemporain, qui n'était pas seulement un législateur, mais encore un poëte distingué, s'amusa à en met-

tre quelques-unes en vers. Mais faut-il laisser sur le compte d'Ésope les compositions qui nous sont parvenues sous son nom et qui, de 199 que contenaient les premières éditions, ont été portées à 423 et plus dans les dernières ? Non, ou du moins le fait est bien établi, pour le plus grand nombre d'entre elles. Quintilien, dans son *Institution de l'orateur*, conseille de donner pour exercice aux enfants des fables en vers qu'ils réduiront en prose, abrégeant certains détails, développant les autres, suivant la fantaisie de chacun. Ce conseil fut suivi et si bien suivi par les écoliers et leurs maîtres que deux fabulistes excellents, l'un grec et l'autre latin, devinrent les victimes de ces *exercitations* scolastiques. Le moyen âge grec à Constantinople, le moyen âge latin dans l'Occident, n'ont connu que des fables en prose tour à tour abrégées ou paraphrasées, remaniées et retravaillées en cent façons, mais non pas de manière cependant à perdre tout leur caractère poétique. En les examinant de près, on y pouvait reconnaître des fragments de vers, *disjecti membra poetæ*. Certains érudits parvinrent même, à force de patience et de conjectures, à rétablir quelques-unes de ces fables sur leurs pieds métriques. La découverte des manuscrits originaux a montré qu'ils avaient raison.

Un manuscrit de Phèdre, «affranchi d'Auguste», découvert et imprimé en 1596, a donné le texte latin, défiguré par des abréviateurs du nom ou du faux nom de Romulus. Un manuscrit de Babrius, découvert dans un couvent du mont Athos et publié pour la première fois en 1844, a donné le texte grec primitif d'une partie des rédactions qui nous sont parvenues sous le nom d'Ésope.

Cependant Babrius est bien loin de nous fournir tout Ésope. Le recueil retrouvé ne contient que cent onze fables ; il est vrai qu'il n'est pas complet. Démétrius de Phalère, nous assure-t-on, recueillit et édita des fables ésopiques au troisième siècle avant Jésus-Christ ; Phèdre, qui écrivait au premier siècle après, cite Ésope et ne parle pas de Babrius. Il a donc existé dans l'antiquité une rédaction ésopique en dehors de Phèdre et de Babrius. Qu'est devenue cette rédaction ? on l'ignore, mais à en juger par les deux fabulistes authentiques qui nous restent, la fable dans ce recueil, se souvenait encore de son origine ; on sentait qu'au début, elle s'était bornée à fournir une comparaison à l'appui d'une maxime de morale, et propre à figurer dans une conversation sans la ralentir. Il y a bien dans Phèdre quelques échappées poétiques. Il nous montre d'un trait le

cerf haletant de sa course, le bœuf au long regard calme, le chien vif, remuant, empressé ou hargneux suivant les cas, les grenouilles nageant à l'envi et caquetant gaiement et stupidement auprès du roi Soliveau ; mais il a la manie de ces termes abstraits, de ces locutions lourdes qui, placées en travers du vers, ressemblent à des cubes de granit destinés à l'alourdir. Babrius détaille davantage ; il a plus de couleur et d'entrain, mais, en somme, leur poésie à tous deux est presque uniquement négative ; ils semblent s'être proposé pour but de jeter un vêtement plus ou moins élégant sur la fable ésopique, mais on sent toujours le squelette.

Est-ce impuissance de leur part? est-ce crainte de fatiguer l'impatience du lecteur? Les deux causes semblent s'être combinées. Les deux poëtes ont écrit à un moment de grande culture intellectuelle. Or, la fable a ses époques de faveur dans la vie des peuples comme dans celle des individus. Les siècles brillants la négligent volontiers, elle ne figure pas parmi les genres littéraires cultivés à Athènes. La littérature du siècle d'Auguste possède Phèdre et l'oublie, comme la Grèce a oublié Babrius. Aucun écrivain notable ne mentionne l'affranchi d'Auguste, ou du moins ces mentions sont

tellement équivoques qu'on doute si elles s'appliquent à lui ou à tout autre inconnu du même nom.

L'apologue reprend faveur par degrés dans les siècles où le christianisme grandit, tandis que l'empire romain se dissout par l'afflux de nouvelles idées et de nouvelles races. Apollonius de Thyane, le messie païen, trace un brillant éloge de la fable ésopique, qui « des plus petits objets fait sortir les plus grands enseignements, » et il nous la représente comme enseignée directement par Mercure au *berger Ésope* en récompense de sa piété envers les dieux (V. 14, 17). Au siècle suivant, Aulu-Gelle insère dans ses *Nuits attiques* la charmante fable dont la Fontaine a fait, non pas en la développant cette fois, mais en l'élaguant, en la dépouillant de ses superfluités, un de ses plus spirituels et poétiques récits : *l'Alouette, ses Petits et le Maître d'un champ*. Le mouvement se poursuit dans le même sens jusqu'au moyen âge.

Le moyen âge est une époque conteuse par excellence, comme celle d'Homère. L'Europe est retombée dans l'enfance, par suite des invasions des barbares, et les peuples jeunes sont comme les enfants, ils aiment les récits longs et détaillés. Les récits guerriers ont le pas. C'est l'époque des ba-

tailles gigantesques, des vastes conquêtes, de l'indépendance féodale. La *Chanson de Roland* apparaît, suivie de ses innombrables romans de *geste ;* puis viennent les récits aventureux des chevaliers de la *Table Ronde*, le monde des fées et des géants, les contes merveilleux d'enchantements et d'amour. Puis, les déceptions arrivant, on se jette dans la raillerie, mais on la veut encore épique, on la veut surtout inépuisable; il faut que les aventures s'entassent sur les aventures, sans confusion, mais sans fin. De là cet apologue gigantesque qui passionne à la fois la France et l'Allemagne et qui, dans la rédaction française, n'a pas moins de 50,000 vers, le *Roman de Renard*. Les aventures du renard et du coq, du renard et du loup, et une foule d'autres récits ésopiques, reparaissent ici, mais agrandis et élevés à la hauteur de l'épopée, et les poëtes, encouragés par le public toujours avide de nouveaux développements, ne s'arrêtent que lorsque maître Renard est devenu roi, puis secrétaire du pape, arbitre du monde physique et du monde moral.

Il y a loin de là à la maigre fable d'Ésope — qui n'est cependant pas oubliée — mais il y a encore plus loin de là au récit hindou. L'un et l'autre s'épanouissent longuement, mais l'un s'épanouit en un bouquet de réflexions morales, l'autre en un

feu d'artifice d'aventures et de détails plaisants. Le trouvère cherche à prolonger son récit, mais en renouvelant l'intérêt, et en renforçant le comique.

A côté de cette vaste composition à cent actes divers, les récits ésopiques trouvent leur place et l'on voit se multiplier les *Ysopets* qu'on donne pour des traductions d'Ésope, mais qui en sont de véritables transformations et des plus heureuses. Donnons-en un exemple entre mille. Tout le monde connaît la fable dans laquelle divers animaux, associés avec le lion sur un prétendu pied d'égalité, prennent une proie que le roi des animaux trouve moyen de s'approprier tout entière. Voici le récit de Phèdre, très-fidèlement reproduit par la Fontaine :

La génisse, la chèvre et la brebis résignée à l'injure s'associèrent avec le lion dans les bois. Un cerf énorme fût pris ; les parts faites, le lion parla ainsi : « Je prends la première parce que je m'appelle lion ; la seconde, vous me la donnerez parce que je suis fort ; la troisième me revient parce que j'ai plus de courage ; quant à la quatrième, il arrivera malheur à qui y touchera ! » (I, 5.)

Voyons ce récit transformé par Marie de France, femme poëte qui vivait à la cour du roi anglo-normand Henri II, c'est-à-dire au douzième siècle :

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Le lion se promenait un jour avec le renard et le loup ses sujets. Tout à coup il se mit à bâiller, et laissa voir une gueule toute sanglante encore, et remplie de flocons de laine. Le renard s'en aperçut très-bien ; mais flatteur à son ordinaire : « Sire, vous avez faim, dit-il, et je vois par ce bâillement que votre estomac travaille, et que vous n'avez point mangé d'aujourd'hui. — Il est vrai, répondit le lion ; eh bien, chassons ensemble, nous partagerons notre chasse en commun ; mais jurez-moi auparavant d'être fidèles et de ne rien détourner pour votre profit particulier. » Les deux courtisans jurèrent ; le monarque lui-même fit le serment ; et après être convenus d'un signal et d'un lieu de ralliement, ils partirent chacun de leur côté. Mais celui-ci n'eut garde de se fatiguer à chasser ; il se rendit tranquillement au lieu du rendez-vous.

Pour les deux autres, ils revinrent bientôt après, annonçant qu'ils avaient découvert, l'un un taureau, l'autre une vache avec son veau. Sur leur rapport, le roi les suivit pour aller étrangler les trois victimes. Quand elles furent tuées, le loup proposa de partager. « Volontiers, dit le lion ; eh bien, fais toi-même les parts.— Elles doivent être proportionnées à la taille et à l'appétit de nous trois, reprit le loup. Que le taureau soit pour vous, sire ; Renard aura le veau et moi la vache. »

Pour toute réponse, le lion furieux lui allonge sur le museau un coup de griffe, avec lequel il lui arrache un œil et une partie de la mâchoire, puis se tournant vers le renard, il ordonne à celui-ci de parler. — « Je vous obéirai, sire, répondit le renard ; et j'aurai soin de ne pas manquer, comme mon camarade, au respect que je vous dois. Prenez le taureau,

sire ; il vous appartient comme notre roi et notre maître. La reine, votre auguste compagne, vient de vous donner un lionceau ; il est juste que nous travaillions pour elle ; donnez-lui la vache. Quant à messire votre fils, ses droits ne doivent pas être oubliés ; qu'il prenne le veau. »

Le lion, émerveillé, demande au renard qui l'a rendu si habile dans l'art de faire les parts. « C'est, répond-il, ce gaillard à qui vous avez fait un si beau bonnet rouge [1]. »

Comme le récit un peu terne du poëte latin est devenu plus spirituel, plus vivant, plus vraisemblable aussi ! car quelle apparence qu'une brebis

[1] Il y a plusieurs rédactions de cette fable. Nous avons choisi la plus piquante, qui nous est fournie par Le Grand d'Aussy. L'édition de *Marie de France*, publiée par Roquefort, en contient deux autres versions, plus rapprochées de la fable première. Nous en plaçons une ici dans le texte original, en prévenant que le *bugle* est un *bœuf*.

Jadis esteit custume et lois
Que li Léunz dut estre rois
Seur tutes les bestes qui sunt,
Et ki cunversent en cest munt ;
Dou Bugle ot fait sun seneschal
Car preu le tint et à loial ;
Au Leuz bailla sa provosté
Tuit trois en sunt el bos alé,
Un cerf truvèrent e chacièrent,
Qant pris l'orent, si l'escurchièrent
Le Lox au Bugle demanda
Comment le cers départira :
C'est bien, fet-il, à mon sengnur.
Cui nus devuns porter henur.
Le Léons a dit e jurei,
Ke tuit sevent par véritéi,

et une chèvre se soient associées pour chasser sur le pied d'égalité avec un lion! Le conte est probablement d'origine étrangère, et il s'est glissé ici quelque faute de traduction du genre de celle qui, dans une phrase célèbre de l'Évangile, a transformé un câble en un chameau. Krylov, dans l'imitation qu'il a faite de cette fable, a remplacé la génisse, la chèvre et la brebis, par un loup, un chien et un renard, mais il eût mieux fait d'imiter Marie de France jusqu'au bout. (IV, 16.)

De cette époque la fable est renouvelée. La préoccupation d'intéresser par le récit l'emportera désormais sur celle d'instruire par la moralité. C'est le contraire de la fable indienne, où la moralité absorbe le récit.

La Renaissance est fidèle à la tradition du moyen âge. Il y a dans *Marot* une fable, entre autres, racontée d'une manière délicieuse, c'est celle du

Ke la première part aureit
Pur ce que Reiz e Sires esteit;
Ke l'autre part pur le gaaing,
Il ot esté li tiers compaing,
La tierce part ce dit aureit
Car il l'ocist, raisuns esteit;
Car se nus d'eauz deux la preneit
Ses anemis mortex sereit.
Dunc ni osa nus atuchier.
Tut lur estut le cers laissier.

lion épargnant un rat qui lui est tombé sous la patte. Celui-ci le remercie à genoux en ôtant son bonnet et lui promet, foi de rat, de l'en récompenser ; le lion méprise cette promesse, et plus tard, tout roi qu'il est, il n'en devra pas moins la vie à l'intervention de l'humble rongeur. La Fontaine, en traitant le même sujet, est resté fort au-dessous de Marot. (Voy. Krylov, IX, 9.)

Il y a aussi dans Rabelais une fable, qui ne tient que quelques lignes dans Ésope, mais qui prend ici des proportions gigantesques, comme tout ce que touche le curé de Meudon. Il s'agit d'un bûcheron qui a perdu sa cognée et qui la réclame à Jupiter. Les dieux sont au conseil et occupés à régler les intérêts du monde : ils viennent de faire justice des Tatars (ou des Tartres, comme Rabelais les appelle), qui, après avoir dominé longtemps en Russie, avaient été enfin dépossédés de Kazan et d'Astrakhan ; on examinait le différend qui s'était élevé entre deux célèbres professeurs de Paris, lorsque les cris du bûcheron parvinrent au divin cénacle. Jupiter fait ouvrir la trappe qui permet au ciel de communiquer avec la terre. On écoute Jacques Bonhomme réclamant son gagne-pain, et, après nombre de commentaires plus ou moins saugrenus, le bonhomme Jupiter expédie Mercure avec

trois cognées, l'une d'or, l'autre d'argent, et la troisième, celle-là même que le bûcheron avait perdue. Mercure les lui offre successivement en lui disant de choisir. J'en sais plus d'un qui eût tout au moins hésité, mais Jacques Bonhomme n'hésita pas, il prit résolûment la sienne, et Mercure lui donna les deux autres en récompense de sa probité.

Pour Rabelais, un tel cadre n'est qu'un prétexte aux railleries d'une verve satirique et bouffonne. Pour la Fontaine, la fable est aussi un prétexte aux rêveries, aux caprices d'un charmant conteur, d'un conteur malicieux. Au début cependant, il hésite — Krylov en fera autant plus tard — il est persuadé qu'Ésope, et Phèdre surtout, lui sont très-supérieurs ; il les suit à la trace, tout en s'émancipant un peu de temps à autre, et faisant çà et là l'école buissonnière : buissonnière, c'est le mot, car il n'est jamais aussi charmant que lorsqu'il s'égare et nous égare avec lui derrière les buissons, dans les champs et les bois de sa Champagne. Cependant c'est seulement après être parvenu à la moitié de son livre, qu'encouragé par le succès, il ose enfin s'abandonner à son caprice et nous livrer toute la poésie familière de ce qu'il a vu, de ce qu'il a observé. Avec quelle bonhomie charmante il nous décrit le spectacle de la vie qui se déroule devant

lui ! Ici c'est le roi Lion avec sa cour de renards flatteurs et rusés, de loups voraces et toujours prêts à entrer en guerre, sans compter les seigneurs qui ne sont que mouches, ou gobe-mouches, guettant au passage une faveur du souverain ou voltigeant bruyamment avec cette fatuité importune et étourdie que chacun sait. Là-bas, c'est le gentilhomme campagnard, grossier et hospitalier, insolent par habitude et bienveillant par caractère, ours, éléphant ou... compagnon d'Ulysse. Ailleurs c'est le bourgeois, juge, médecin, bailli, maître d'école, avide, bavard, querelleur et vaniteux ; ou l'homme du peuple, joyeux et imprévoyant. Il en veut aux avares par instinct d'enfant insoucieux, aux pédants par instinct d'indépendance et amour de la simplicité ; aux moines gourmands et paresseux, par instinct de travailleur ; aux gens de loi auxquels il abandonne volontiers son bien pour n'avoir pas à le défendre ; il en veut surtout aux hypocrites, par instinct d'homme droit et loyal, incapable de se contraindre. Mais s'il voit bien les défauts de ceux qui l'entourent et les faiblesses de la nature humaine, c'est en observateur indulgent : il rit, il raille, mais il ne s'irrite pas, et encore sa raillerie s'éteint souvent dans une larme de compassion, car il a des sympathies pour tout ce qui souffre, il ré-

clame contre toutes les oppressions, depuis celle du roi lion sur les animaux jusqu'à celle de l'homme sur la bête, il plaint la branche broutée par la chèvre et le pot de terre écrasé par le pot de fer. Quant à la moralité de sa fable, elle est aussi capricieuse que ses allures; elle vient comme elle peut, parfois même elle ne vient pas du tout, peu lui importe ! il a conté, et rêvé ; il s'est attendri et amusé, sa tâche est faite, ne lui demandez rien de plus. C'est un grand enfant qui cause et ne s'impose jamais.

La Fontaine donne le ton à toute la fable française. La Motte est prêcheur et sec, Dorat est maniéré, Florian est facile, élégant, moral et un peu atteint de sensiblerie, mais ils sont avant tout des conteurs. Bien raconter est la grande et presque la seule affaire.

Au dix-huitième siècle, il n'y a, en Europe qu'une littérature, la littérature française. Gay et Moore chez les Anglais, Yriarte chez les Espagnols, Pignotti chez les Italiens, Gellert chez les Allemands, et, plus tard, Khemnitzer et Dmittriev chez les Russes, sont tous, avec leurs nuances particulières de caractère et de nationalité, des disciples plus ou moins directs de la Fontaine. Un grand écrivain allemand proteste, c'est Lessing; il réclame

en faveur de la moralité qui lui semble compromise sous les développements du récit; mais Lessing ne crée pas une forme nouvelle de l'apologue, il retourne à la fable primitive, à la fable ésopique; il fait de l'archaïsme et non de l'innovation.

IV

Khemnitzer, Dmitriev et les autres fabulistes russes de leur époque, ont écrit de jolis apologues, bien tournés et spirituels; mais traduisez-les mot à mot en français ou dans une autre langue et vous prendrez cette traduction pour l'original. Il n'en est pas de même de Krylov; il commence aussi par imiter. La première fable de son recueil, sinon la première par la date, *le Renard et le Corbeau*, est presque traduite de la Fontaine; cependant dès le premier mot, nous sommes en Russie. Comparons un peu les deux fables :

> Maître corbeau sur un arbre perché
> Tenait dans son bec un fromage.
> Maître renard, par l'odeur alléché,
> Lui tint à peu près ce langage :

Maître Corbeau, c'est un bourgeois notable, sot et pénétré de son mérite; maître Renard, c'est

quelque clerc, efflanqué et mal nourri, mais narquois et fûté, bien connu dans le monde de la petite intrigue et de la friponnerie. Voilà les personnages français. Voyons les russes.

Dieu avait envoyé à une corneille un petit morceau de fromage, et, perchée sur un sapin, elle se préparait à déjeuner et réfléchissait, tout en tenant le fromage en son bec.

La corneille n'a pas acquis le fromage par son industrie : *Dieu le lui a envoyé*. Le Français dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » mais le Russe s'en rapporte volontiers à la Providence. Le Français aurait mangé son fromage tout de suite, le Russe se recueille et réfléchit avant de le manger. Poursuivons :

Pour son malheur, un renard courait près de là ; tout à coup l'odeur du fromage l'arrête. Renard voit le fromage, et le fromage le fascine. Le fripon s'avance vers l'arbre sur la pointe des pieds, remue la queue et, sans quitter le corbeau des yeux, il lui dit de sa voix la plus douce, et respirant à peine :

Le poëte français a tracé un dessin au crayon, le poëte russe fait un tableau. Le dialogue va accentuer encore mieux la différence entre les deux nations :

Hé ! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

Ce n'est pas mal pour un renard français qui parle une langue précise, ennemie des exclamations et qui craint les longueurs. Mais comme le russe est plus caressant, et comme ces diminutifs, dont les langues slaves sont si riches, arrivent ici à propos !

Ma petite colombe, comme tu es belle! quel cou! quels yeux charmants! C'est à n'y pas croire si on tentait de les dépeindre! Et quelles jolies petites plumes! quel joli bec! assurément ta voix doit être celle d'un ange. Chante, ma lumière, n'aie pas peur! Si avec une beauté telle tu savais bien chanter, tu serais parmi nous la reine des oiseaux.

A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Toute prophétesse qu'elle est, la corneille se laissa tourner la tête par les louanges; de joie elle faillit suffoquer, et cédant à l'invitation empressée du renard, elle croassa à pleine gorge. Le fromage tomba.

Le récit français est plus simple, il va droit au but. La Fontaine en était encore — par bêtise, disait Fontenelle — à croire Phèdre fort au-dessus de lui, il n'osait s'écarter de son modèle, et devenir lui-même. Si le récit de Krylov paraît un peu recher-

ché, il est aussi plus poétique. L'imitateur a embelli son original, et ce qui nous importe davantage, il l'a complétement russifié.

Krylov a emprunté une trentaine de sujets à la Fontaine. Comparons-en encore un ou deux. Voici un récit de sa première manière :

> Un agneau se désaltérait
> Dans le courant d'une onde pure.
> Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure
> Et que la faim dans ces lieux attirait.

Les personnages sont posés simplement, mais d'un trait vif et net. L'agneau faible, timide, mais avec la candeur de l'innocence ; le loup, petit tyran féodal de la race de ceux qui se postaient sur le grand chemin pour détrousser les passants, un de ces seigneurs cruels et facétieux, comme George Sand en a placé dans *Mauprat*, et comme, à l'époque même de la Fontaine, la justice de Louis XIV en faisait juger à ces *Grands jours d'Auvergne* dont Fléchier nous a raconté l'histoire. Il cherche aventure, la faim le pousse, et il s'en prendra au premier individu plus faible que lui, qu'il rencontrera sur son chemin.

Le tableau de Krylov contient quelques traits de plus.

Par un jour brûlant, un pauvre petit agneau était allé boire

à un ruisseau. Le hasard voulut que, pour son malheur, un loup affamé rôdât dans les environs. Il voit l'agneau et s'élance sur cette proie. Mais il veut donner à cet acte une apparence de raison et de légalité.

D'abord le jour est brûlant, cela explique l'imprudence de l'agneau de s'en aller tout seul boire à un ruisseau isolé. Quant à la dernière observation, elle est loin d'être inutile. La Fontaine se contente de dire en commençant :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Comme il n'a pas soin de prévenir qu'il fait une ironie, quelques-uns ont voulu en faire un partisan des sauvages doctrines de Hobbes et de Proudhon, et ont accusé le naïf fabuliste d'admettre que la force donne un droit à celui qui la possède. Toutes les œuvres de la Fontaine protestent contre cette accusation ; mais, avec Krylov du moins, l'équivoque n'est pas possible. Ceux qui invoquent la raison d'État, et qui se servent du prétexte des nécessités sociales pour couvrir leurs injustices sont nettement condamnés. Esope, du reste, avait placé une semblable observation dans la fable qui a servi de modèle aux deux poëtes.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage ;
Tu seras châtié de ta témérité.

L'apostrophe est menaçante ; mais elle est autrement hautaine et méprisante chez Krylov. Le loup français se sait le plus fort, cela lui suffit ; le loup russe veut faire sentir à l'agneau tout le poids de sa supériorité sociale. C'est un de ces fonctionnaires comme on en trouve tant dans Gogol, et encore plus dans les administrations inférieures de la Russie, devant lesquels le pauvre diable *bat la terre de son front*, suivant la locution consacrée, et qui se plaisent à abreuver d'humiliations et à frapper de terreur ceux qui ont affaire à eux, afin de se prouver à eux-mêmes leur importance et de faire payer plus chèrement les services qu'ils devraient rendre gratis. Les réformes entreprises par les ordres de l'empereur Alexandre II ont fort réduit cette ignoble engeance, qui disparaîtra bientôt complétement, on doit l'espérer. Le loup russe ajoute l'outrage à la menace :

« Comment, insolent, oses-tu, *de ton museau malpropre*, troubler MON breuvage avec du sable et du limon !... »

Le mot *mon* forme un vers à lui seul, pour ajouter à l'importance du loup devant l'agneau.

« Pour une telle audace, je t'arracherai la tête. »

La même différence de ton va se faire sentir dans

la réponse de l'agneau chez l'un et l'autre poëte.

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.

Voilà un agneau bien humble, bien soumis ; il s'explique avec une politesse empressée, mais qui ne manque pas d'une certaine dignité. Il est plus faible que le loup, mais au fond il ne se croit pas d'une espèce inférieure. Il n'en est pas de même de l'agneau russe :

« Si le sérénissime Loup me le permet, dit-il, je lui ferai observer que je bois dans le ruisseau à cent pas au-dessous de Son Altesse sérénissime, et qu'elle daigne se mettre en colère sans motif. Je ne puis en aucune manière troubler sa boisson. »

Elle daigne se mettre en colère sans motif est sublime. Il n'y a que l'expression : *Nous battons la terre du front*, qui puisse l'égaler.

— Tu la troubles, lui dit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Écoutons le loup de Krylov :

« — Ainsi donc, j'en ai menti, misérable ! Entendit-on jamais parler d'une telle insolence ! »

Voilà l'humble réponse du pauvre agneau transformée en démenti formel. C'est un défi adressé à un supérieur par un de ces êtres qu'on peut écraser du pied. Le loup ne se contient plus. Il se rappelle cependant le prétexte invoqué par la Fontaine et Phèdre :

« Il me souvient, ajoute-t-il, que l'an dernier tu manquas de politesse envers moi. Je n'ai pas oublié cela, l'ami. »

Il n'a pas même médit, comme chez la Fontaine; il a été quelque peu *impoli*.

Comment l'aurai-je fait, si je n'étais pas né ?
Reprend l'agneau, je tette encore ma mère.

« Pardonnez-moi, monseigneur, je n'ai pas encore un an, dit le petit agneau. »

L'agneau de la Fontaine raisonne, celui de Krylov n'ose pas raisonner. Il s'excuserait même volontiers de n'avoir pas une année de plus, et d'être obligé de démentir le loup sur ce point délicat.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère?
— Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens?
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit ; il faut que je me venge.

Le dialogue se prononce un peu plus en russe :

« Alors c'était ton frère. — Je n'ai point de frère. — Dans

ce cas, c'était ton compère, ou ton cousin ou quelqu'un de votre engeance. Vous m'en voulez tous, vous, vos bergers et vos chiens ; et, si vous le pouviez, vous me feriez toujours du mal. Tu payeras pour les torts de tous. — De quoi suis-je coupable? »

Le loup est à bout d'arguments :

« — Tais-toi, lui dit-il, je suis las de t'écouter. J'ai bien le temps d'éplucher tes sottises, chien que tu es ! »

Chien ! c'est la plus grosse injure qu'un loup puisse prononcer. Puis, las enfin de sa dissimulation, il ajoute :

« — Tu es coupable de ce que j'ai besoin de manger. »
Il dit et emporte l'agneau dans l'obscurité des bois.

Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Il y a entre les deux fables toute la différence des deux civilisations. Les personnages de la Fontaine, appartiennent à l'Europe occidentale ; ceux de Krylov à cette Europe orientale qui avoisine l'Asie. Et ce tableau, quoique au simple trait, est tracé de main de maître, et supérieur à celui de la Fontaine.

Krylov, il faut l'avouer n'est pas toujours aussi heureux avec le fabuliste français. Il courait au moyen âge un spirituel apologue que les prédica-

teurs citaient souvent dans leurs sermons. Voici l'analyse qu'en donne Gérusez dans son *Histoire de l'éloquence au* XVIe *siècle* :

Le lion tint chapitre; différents animaux vinrent se confesser à lui. Le loup commença : il avoua qu'il avait dévoré force moutons ; mais il ajouta que c'était dans sa famille une vieille habitude; que, de temps immémorial, les loups avaient mangé les brebis, et qu'il ne se croyait pas si coupable. Le lion lui dit : « Puisque c'est l'habitnde de vos ancêtres, un droit héréditaire, continuez ; seulement, vous direz un *Pater*. » Le renard fait une confession semblable, et il dit : « J'ai croqué beaucoup de poulets, dévasté beaucoup de basses-cours, mais de tout temps mes ancêtres l'ont fait avant moi, et je croque de race. — Soit, dit le lion, continuez, faites comme vos ancêtres, et dites un *Pater*. » L'âne vint à son tour; il se frappe la poitrine avec componction. Il avoue qu'il a commis trois péchés : le premier, c'est d'avoir mangé du foin qui était tombé d'une charrette sur des ronces. — « C'est un grand péché que de manger le foin d'autrui ! Voyons, continuez. » L'âne avoue alors qu'il a fait ses ordures dans le cloître des frères. Le lion se récrie plus vivement : « Souiller ainsi la terre sainte! c'est un péché mortel ! » Son troisième aveu, on ne put le lui arracher qu'au milieu des pleurs et des sanglots ; il avoue enfin qu'il avait brait pendant que les frères chantaient dans le chœur et qu'il avait fait de la mélodie avec eux. Le lion lui dit : « Oh ! c'est un grand péché que de chanter pendant que les frères chantent, de les mettre en désaccord et de semer la zizanie dans l'église. » Sur ce, il le condamna à être flagellé.

La Fontaine s'est emparé de ce conte, il a

transformé le lion confesseur en roi et il en a fait une de ses plus belles fables : *les Animaux malades de la peste*. Krylov l'a imitée en russe avec quelques changements. Comparons les deux rédactions :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Voilà un début solennel et vigoureux : celui de Krylov ne l'est pas moins. Au reste, le fabuliste russe excelle dans les descriptions. On lui a même reproché de les prodiguer trop :

Le plus cruel des fléaux, l'effroi de la nature, la peste exerce sa fureur dans les forêts ; les animaux sont consternés ; les portes de l'enfer sont toutes grandes ouvertes ; la Mort rôde par les champs, les ravins et le sommet des montagnes. Partout sont éparses les victimes de sa cruauté. Elle fauche sans pitié, comme un faucheur l'herbe des champs.

Cette Mort qui rôde par les champs, les ravins, les montagnes, qui n'oublie rien et va fauchant les animaux comme l'herbe des prés, forme un très-beau tableau, préférable à « l'Achéron enrichi » du poëte français. Poursuivons :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ;
On n'en voyait point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Les grammairiens ont remarqué qu'ici, il faudrait : « la *douce et innocente* proie, » puisque c'est la même proie qui est à la fois douce et innocente ; seulement il y aurait eu alors une faute de versification. La Fontaine se plaint quelque part que ses vers, et même sa prose, lui donnent beaucoup de peine, mais c'est la plainte d'un paresseux ; le fait est qu'il travaillait assez peu son style : il trouvait généralement du premier coup ; sinon, il ne trouvait pas, nous en avons la preuve dans quelques brouillons de ses poésies qui ont été examinés. Le tableau qu'il trace ici est touchant et plein de délicatesse : celui de Krylov n'est pas moins réussi ; quoique un peu plus recherché.

Ceux qui sont encore au nombre des vivants voyant la mort devant leurs yeux se traînent à peine à demi morts. La peur les a métamorphosés. Ce sont les mêmes animaux, et, dans des maux si grands, ce ne sont plus les mêmes. Le loup n'étouffe plus l'agneau, il est apaisé comme un moine ; le renard laisse en paix les poules et jeûne dans son terrier ; l'idée ne leur vient pas même de manger. Le pigeon vit sé-

paré de sa colombe ; l'amour est oublié ; et sans l'amour où est la joie ?

Le lion tint conseil et dit :

La Fontaine court au fait ; Krylov nous dépeint le conseil :

Dans ces jours d'amertume, le lion appelle les animaux au conseil ; ils s'y traînent pas à pas ; c'est à peine si leur âme tient à leur corps ; ils s'assemblent et, dans leur abattement, placés autour du roi, ils fixent sur lui les yeux et prêtent l'oreille à ses paroles.

Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux.
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.

Le lion parle ici d'un ton plus humble qu'à l'ordinaire, mais il a besoin de l'assemblée et il tâche de se la concilier. Les souverains constitutionnels ont de ces finesses quand il s'agit d'obtenir l'argent ou le sang de leurs sujets. Il est instruit, du reste, il connaît l'histoire, il n'est pas comme ce renard du même poëte à qui ses parents n'ont pas fait apprendre à lire. Le lion de Krylov n'est pas moins savant, mais il est plus bavard et aussi

plus lugubre, ce qui est un tort, puisqu'en définitive le récit doit se terminer par une plaisanterie :

« O mes amis, commence-t-il, c'est la multitude de nos péchés qui nous a fait tomber sous cette violente colère des dieux. Il faut que le plus coupable de nous tous se livre à eux de bonne volonté comme victime expiatoire. Peut-être satisferons-nous les dieux par ce sacrifice ; peut-être le zèle ardent de notre foi amollira la dureté de leur colère. Qui de vous, mes amis, ne sait que l'histoire nous offre de nombreux exemples de semblables dévouements ? »

Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

« Ainsi, que chacun de nous, humiliant son âme, confesse ici tout haut en quoi il a péché avec ou sans dessein. Repentons-nous, mes amis. »

La confession du lion est également plaisante chez les deux poëtes :

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons,
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

« Pour moi, je l'avoue à mon dam, je ne suis pas sans reproche. J'ai quelquefois mis indélicatement en pièces — pourquoi ? je vous le demande — un pauvre petit agneau tout à fait sans malice, et d'autres fois — qui est sans péché ? — il m'est arrivé de mettre en pièces le berger lui-même. »

Le lion sait très-bien qu'on n'y regardera pas de trop près avec lui ; il s'accuse donc avec franchise ; mais chez Krylov, il le fait avec la bonhomie souriante d'un supérieur qui veut bien se confesser à un inférieur, dont le respect lui est acquis, quoi qu'il fasse.

Je me dévouerai donc, s'il le faut, mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

« Je me livrerai donc volontiers, mais il vaut mieux d'abord examiner nos péchés tous ensemble ; celui qui en aura le plus commis se portera victime pour tous. Cela semblera aux dieux plus convenable. »

Le discours du renard est très-piquant dans les deux rédactions, mais il y a dans celle de la Fontaine plus d'entrain, de naturel et aussi plus de brièveté.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi,
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? non, non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

« O notre roi, bon roi, c'est par excès de bonté que tu t'imputes cela à péché. Si nous nous mettions à écouter aussi sévèrement notre conscience, nous mourrions d'inanition à la fin. Loin de là, notre père : crois bien que c'est un grand honneur que tu fais aux moutons quand tu veux bien les manger. »

Le flatteur russe est mieux appris; il a des formules plus humbles; mais il emploie trop de paroles pour dire plus mal ce que la Fontaine a si lestement exprimé.

Ce que le renard français ajoute au sujet du berger est moins heureux :

Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire.

La phrase est embarrassée; Krylov est mieux inspiré :

« Et quant aux bergers, nous t'en prions le front en terre, morigène-les plus souvent de la sorte; elle n'aura que ce qu'elle mérite, cette race sans queue qui ne respire qu'un sot orgueil, et qui s'affiche partout comme devant dominer sur nous. »

Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.

Krylov emploie quatre vers pour dire la même chose :

« Le renard a fini; les flatteurs, prenant le même ton, se hâtent à l'envi de prouver à leur roi qu'il n'y a pas même là de quoi demander l'absolution. »

On n'osa trop approfondir
Du tigre ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux moindres mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.

Krylov traduit à peu près exactement, mais en allongeant toujours :

Après le lion, l'ours, le tigre, le loup, tour à tour viennent en troupe confesser humblement leurs peccadilles ; mais leurs actes les plus impies, nul n'ose les relever, et tous ceux qui sont riches en griffes ou en dents aiguës sortent de tous côtés, non-seulement innocentés, mais un peu de plus on en ferait des saints.

L'âne vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue,
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

Cette confession de l'âne est un chef-d'œuvre. Il a souvenance, le fait est bien loin et presque effacé. « Il passait dans un pré de *moines*, » gens riches et charitables, qui ne devaient pas regarder à si peu de chose ; il « passait, » le fait n'était pas prémédité ; il avait « faim ; » l'herbe était très-appétissante, et d'ailleurs « le diable » s'en est mêlé ; et quelle quantité a-t-il prise? la largeur de sa langue ; que de circonstances atténuantes! Ajoutons que ce personnage est un âne, c'est-à-dire un être innocent, naïf, souvent maltraité, un personnage à la fois intéressant et ridicule. La Fontaine met toujours le sourire auprès de l'attendris-

sement, et c'est un de ses charmes. Krylov a substitué à l'âne un bœuf. Ce choix est malheureux. L'âne est vif, il a ses fantaisies à lui, ses incartades, il nous est sympathique malgré ses ridicules. Le bœuf est trop calme, trop docile, trop peu intéressant; on s'en sert, on l'estime, mais on passe à côté de lui sans le regarder, il y a en lui trop peu de vie. Voici la version de Krylov :

L'humble bœuf vient à son rang et mugit doucement : « Moi aussi j'ai péché. Il y a cinq ans de cela, c'était en hiver, nous avions maigre pitance, le malin m'induisit à mal; ne pouvant trouver à qui emprunter, j'enlevai de la meule de foin d'un prêtre une toute petite bouchée. »

Ce bœuf qui cherche à emprunter ne semble pas une invention très-heureuse, et puis la meule de foin d'un pope n'est pas du tout l'équivalent d'un pré de moines. Le pope est presque toujours pauvre et les moines sont toujours riches.

A ces mots on cria : Haro[1] sur le baudet;
Un loup quelque peu clerc prouva, par sa harangue,

[1] *Haro!* est un cri d'indignation qui équivaut au mot : *tolle*, prenez-le; seulement, l'un est latin et l'autre normand. Tout le monde a écrit, — et quand je dis tout le monde, je ne m'excepte pas, — que ce mot est un appel *à Rol*, premier duc de Normandie, renommé par l'excellente police et la sévère justice qu'il avait établies dans ses domaines. Il semble beaucoup plus naturel de tirer cette expression du verbe normand *harer*, qui veut dire : *exciter*, *lancer* : *harer*

Qu'il fallait dévouer le maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal,
Sa peccadille fut jugée un cas pendable,
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
        Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Il y a ici un trait plaisant que Krylov a négligé, c'est ce loup quelque peu clerc, quelque peu savant, qui fait un réquisitoire contre le pauvre baudet. Voici la rédaction de Krylov :

Alors il s'élève un grand bruit de commentaires. Les ours, les tigres, les loups crient à la fois : « Voyez ce misérable ! Manger le foin d'autrui ! Belle merveille que les dieux soient irrités d'une telle iniquité ! C'est lui, l'impudent, avec sa tête cornue, c'est lui qu'il faut sacrifier aux dieux pour ses méfaits afin de sauver nos membres et nos *mœurs* de la contagion. C'est par ses péchés que la peste est tombée sur nous ! » Là-dessus on vous met le bœuf sur un bûcher.

Il y a des traits charmants dans cette fable de Krylov, mais cette fois la Fontaine l'emporte de beaucoup. Montrons le fabuliste russe prenant ailleurs sa revanche.

Voici un autre exemple, et plus frappant encore, de la manière dont le poëte russe sait adapter aux

ses chiens sur quelqu'un. Dans ce cas : *crier haro*, pousser la *clameur de haro*, ce serait lancer la police contre quelqu'un, le faire arrêter. C'est en effet le sens précis de cette locution.

mœurs nationales une idée qu'il a reçue de l'étranger. Le P. Barbe, doctrinaire, mort en 1792, a publié un recueil de 207 fables, assez jolies, parmi lesquelles il s'en trouve une intitulée : *la Politesse villageoise.* C'est un dialogue fort long — trop long — dans lequel un villageois accable de politesses un voyageur, et le force à boire et à manger, malgré sa résistance :

Maintenant, monsieur, il faut boire,
Lui dit le paysan joyeux...

— Monsieur, le vin pur m'est contraire,
Un peu d'eau me ferait du bien.
— Gâter du vin si salutaire !
O monsieur, vous n'en ferez rien.

— Mais le vin sans eau m'est nuisible ;
Il fait du tort à ma santé.
— Vous me demandez l'impossible,
Mon vin ne sera point gâté.

— D'ailleurs, quand vous auriez la fièvre
Pour avoir bu votre vin pur,
Un peu de ce pâté de lièvre
Vous rétablirait, j'en suis sûr.

— Du lièvre ! je vous remercie ;
Il m'est défendu d'en manger.
— Mangez-en, monsieur, je vous prie,
C'est le moyen de m'obliger...

L'hôte impatienté finit par prendre la fuite. On

reconnaît là le sujet de l'une des fables les plus piquantes de Krylov, *l'Oukha de Demiane*. La fable de Barbe figure dans un grand nombre de recueils ; Krylov l'a-t-il connue? Il est difficile de le savoir, mais, dans ce cas, il aurait, d'une composition étrangère très-médiocre, tiré un petit chef-d'œuvre national. Qu'on nous permette de le citer en entier en empruntant, comme nous le ferons dans le reste de cet article, l'excellente traduction de M. Charles Parfait[1].

Mon voisin, mon bijou, mange un peu, je t'en prie!
— Voisin, je n'en puis plus! — Tu veux rire, je crois;
Une assiettée encor t'irait bien, je parie.
Vraiment, c'est une soupe à s'en lécher les doigts!
—Mais trois fois j'en ai pris!—Ah! bon! voilà qu'il compte!
Il suffit de vouloir, on n'en a jamais trop.
Fais-toi vivre! Allons, point de honte!
Va, morbleu! jusqu'au fond du pot :
Mais quelle oukha! comme elle est grasse!
On dirait qu'on a répandu
Sur son jus de l'ambre fondu :
Voyons, l'ami, du cœur! vas-y de bonne grâce.
De la crème, en veux-tu? des tripes, en voilà!
C'est du sterlet, mon cher, ce petit morceau-là!
Plein la cueiller encor, ce n'est pas trop, j'espère;
Et toi, la bourgeoise, holà!
Viens aussi presser le compère.
C'est ainsi qu'à Phocas Demiane offre un régal,

[1] Voy. page 149.

Sans laisser au voisin ni trêve, ni relâche ;
Phocas, près de se trouver mal,
Depuis longtemps sue à la tâche ;
Mais, tout en maudissant le sort,
A retourner au pot enfin il se décide ;
Puis forçant son courage à ce suprême effort,
Il avale... et l'assiette est vide.
— Voilà ! j'aime un ami quand il entend raison !
S'écrie alors Demiane, et la cérémonie
Chez moi, mon bon chéri, n'est jamais de saison.
Mais tends l'assiette encor, l'oukha n'est pas finie.

Quoique l'oukha, d'ailleurs, fût son mets favori,
L'infortuné Phocas de frayeur jette un cri.
Saisissant à deux mains chapeau, ceinture et canne,
Il court chez lui, tout ahuri.
Et jamais depuis lors il ne revit Demiane. (V, 1.)

Quelle fermeté de composition et de style ! Comme il y a loin de la molle esquisse que nous avons citée à cette sûreté de trait, à cette vigueur qui d'un seul mot marque l'idée et fait jaillir l'image !

Dans d'autres compositions, Krylov a conservé les détails de la fable étrangère, mais il a modifié la morale ; tellement qu'au premier abord, les deux œuvres peuvent sembler différentes ; en voici un exemple :

L'ANE ET LE ROSSIGNOL

Trouvant le rossignol, un beau jour, sur sa route,
Un ignorant baudet lui dit : — Mon cher, écoute :

Chacun te sait ici passé maître en ton art;
Tes chants, dit-on, sont des merveilles;
J'en veux juger aussi ; tu vois, j'ai des oreilles ;
De ce divin talent fais-moi prendre ma part.
Le rossignol consent ; l'épreuve est commencée,
Et sa voix, modulant les sons les plus divers,
En trilles pétillants sautillait dans les airs,
Sifflait ses sons aigus, et parfois, moins pressée,
Traînait en longs soupirs la note cadencée ;
Puis, prolongeant du son l'écho plus incertain,
Imitait des pipeaux le murmure lointain,
Ou le bruit du grésil grêlant sur la feuillée.
La nature, au milieu des rayons du matin,
Écoutait tout émerveillée ;
Et les vents se taisaient, et les oiseaux chanteurs,
Pour entendre à loisir la voix pure et sonore
Du chantre harmonieux favori de l'aurore,
Avaient soudain cessé leurs chœurs.
Les troupeaux restaient dans la plaine
En silence accroupis sur le gazon fleuri,
Et l'amoureux berger, ne respirant qu'à peine,
Tournait vers sa bergère un œil plus attendri.
Le chant cessa. Notre âne alors d'un air capable,
Dit en branlant la tête : — Eh! eh! c'est supportable!
Sans doute on peut, sans s'ennuyer,
Lorsque l'on a du temps, t'écouter gazouiller.
Mais que n'as-tu connu le coq du voisinage!
Voilà qui chante en maître! Eh bien, suis ses leçons,
Pour polir un peu ton ramage,
Et nous pourrons alors admirer tes chansons.
Entendant cet arrêt de l'animal immonde,
Notre infortuné rossignol,
Prêt à s'enfuir au bout du monde,

Ouvre son aile et prend son vol.
Que jamais Dieu ne me condamne
A trouver pour censeur un âne!

Cette fable se montre à nous avec tous les caractères de l'originalité. On cite même le nom des écrivains que Krylov a représentés sous l'emblème des deux animaux. Cependant la littérature française nous fournit une fable très-développée qui offre à peu près les mêmes détails que la composition de Krylov, bien que la morale en soit différente.

Cette fable se lit dans une correspondance de Diderot avec mademoiselle Voland, correspondance qui a été retrouvée en Russie et éditée seulement en 1830, sous sa forme complète. Mais la fable en question a été publiée en 1787, dans la *Gazette* de Grimm, d'où elle a passé dans les éditions des *Œuvres de Diderot* postérieures à cette publication.

Diderot raconte à mademoiselle Voland une conversation à laquelle il a assisté. Il s'agissait du génie qui crée dans les arts et de la méthode qui ordonne. Grimm soutenait que le génie, même désordonné, était préférable à la méthode; M. Roy soutenait que la méthode était plus importante que le génie. Le troisième interlocuteur est l'abbé Galiani, qui

fut célèbre un moment, au dix-huitième siècle, par des Dialogues très-piquants sur le commerce des grains. Nous laissons la parole à Diderot :

Grimm et M. Le Roy dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas ; et ils en diraient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable ; écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi « facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi?

« — Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus « varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi? »

« Le coucou : « Je dis peu de choses, mais elles ont du « poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler ; je suis toujours nou- « veau et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts ; le coucou « les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa mère, « qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris d'elle. « Moi, je ne reconnais point de maître ; je me joue des règles. « C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'admire. Quelle « comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux « écarts ! »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours, et n'écoutent point ; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera ? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah ! dit le coucou en les voyant, nous sommes trop heu-« reux : notre querelle est une affaire d'oreilles ; voilà notre « juge ; Dieu le fit pour nous tout exprès. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent ; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien, leur dit-il, allez là ; « je m'y rendrai ; vous chanterez, je digérerai, je vous écou-« terai, et puis je vous en dirai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent, l'âne les suit, de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais. Il arrive, il s'étend à terre et dit : « Com-« mencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la « cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à « perdre de mes raisons ; saisissez bien le caractère de mon « chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la mé-« thode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chante : « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou,

coucou, coucoucou. » Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés : ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs, et y demeurer comme suspendu. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta, et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là « est fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît bi« zarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que « votre rival, mais il est plus méthodique que vous; et je suis, « moi, pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et « moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

La morale de la fable est autre, mais les détails sont les mêmes; il n'y a guère de différence que celle qui doit se trouver entre une libre conversation et un ouvrage poétique travaillé à loisir. Cette fable, du reste est un des chefs-d'œuvre de Krylov pour la verve et le piquant de la plaisanterie autant que pour la finesse et la perfection du style.

Passons aux compositions complétement originales. La Fontaine a dit de ses fables :

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

Ces bras d'Hercule, Krylov les possède, on a déjà pu s'en apercevoir. Il attaque le vice corps à corps, il le terrasse, il l'assomme impitoyablement, et cela sans violence, sans déclamation, avec un sourire amer, mais en conservant le calme de la force; il n'a pas la délicatesse, l'élégante nonchalance de la Fontaine, mais il a une vigueur, sûre de son fait, que l'on ne rencontre chez presque aucun des poëtes français, Molière excepté.

Prenons pour exemple un des vices que la Fontaine a le mieux caractérisés, la flatterie. Tout le monde se rappelle le discours du renard dans *les Animaux malades de la peste* :

Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur, etc.

Voilà, il faut en convenir, un flatteur qui joue assez bien son rôle; mais, enfin, il ne s'agit que

de se maintenir en faveur. Krylov a de ces flatteurs aussi : *le houblon*, par exemple :

Un houblon, dans un potager,
Dédaignant de ramper à terre,
Au sommet d'une perche avait su se loger,
Tandis qu'un jeune chêne, à tous soins étranger,
Languissait près de là dans un champ solitaire.

Le houblon ne tarissait pas en éloges sur la perche, et ne trouvait pas de mots assez méprisants pour cet avorton de chêne. A quelques jours de là, le propriétaire arrache l'échalas,

Et dans le potager met le chêne à son tour.
L'arbuste, que sa main dirige,
Pousse, grandit et voit, dans ce nouveau séjour
De nombreux rejetons s'allonger sur sa tige.
Que fait notre houblon ? Vite, il court s'enlacer
Dans les rameaux du chêne, où, sans honte, il se loge,
Et depuis lors, sans se lasser,
Tous les jours il s'enroue à chanter son éloge. (V, 18).

Le houblon n'est qu'un fonctionnaire inférieur qui éprouve le même dévouement empressé pour tous ses chefs, quels qu'ils soient. Mais voici le chef-d'œuvre du genre ; voici le flatteur élevé au rang épique. Le renard de la Fontaine n'est que comique, celui de la fable suivante est effrayant.

Un lion poursuivait un chamois, il allait l'attein-

dre lorsqu'ils arrivent sur le bord d'un précipice :

Le chamois, comme un trait qui glisse,
Fend les airs, vole au gouffre et le franchit d'un bond...
Puis sur le roc d'en face il se poste sans crainte.
Le lion, interdit d'abord,
S'arrête. Un sien ami l'a vu dans sa détresse,
C'est messire renard. — Quoi ! dit-il, toi si fort,
Et si fameux par ton adresse,
C'est devant un chamois, un animal chétif,
Que tu retiens ainsi ton courage inactif !
Tu n'as qu'à le vouloir, tu vas faire un miracle...

Bref, le renard parle si bien, et si longtemps, que le lion se décide :

Il saute à corps perdu vers l'abîme profond.
Vains efforts ! il y tombe et va mourir au fond.
Que fait l'ami de cœur pour lui prouver son zèle ?
Il descend prudemment les pentes du ravin...
Pour lui rendre un dernier office,
Et pour mieux assurer son éternel repos,
Il passe, au fond du précipice,
Un mois à lui ronger les os. (VIII, 2.)

Les flatteurs du poëte français ne vont pas à la cheville de celui-là.

La Fontaine nous a souvent peint les juges iniques. On se souvient du pauvre âne condamné à mort pour avoir mangé l'herbe d'autrui, tandis qu'on laissait impunis ceux qui avaient dévoré les

moutons et les bergers. On connaît dans un autre genre *l'Huître et les Plaideurs*, et à propos des frais de justice, le fameux juge Grippeminaud :

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.

La belette conduit le lapin

Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : — Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd : les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
(VII, 16.)

Cependant, dans *les Animaux malades de la peste*, il s'agit pour les juges de détourner sur un autre le coup dont ils sont menacés ; dans les autres fables, ce sont les frais de justice qui absorbent le capital en litige ; ce qui caractérise les juges de Krylov, c'est de se vendre aux plaideurs, c'est de se laisser corrompre pour de l'argent.

Dans *les Villageois et le Fleuve* (IV, 18), les paysans lésés n'osent intenter un procès parce que leur adversaire est d'accord avec leur juge. Dans

une autre fable, *l'Ours* nommé inspecteur des ruches (VII, 5) a été pris en flagrant délit ; il s'appropriait le miel qu'il était chargé de sauvegarder : à quoi l'a-t-on condamné ? On l'a relégué pour quelques années dans ses terres, où il jouit du fruit de ses rapines, en attendant l'occasion de reparaître à la cour et d'obtenir un nouvel office, dont il usera comme du premier. Un autre haut personnage, atteint et convaincu de malversations, est plus heureux encore. La critique est sanglante et comique à la fois :

Les hôtes d'un étang victimes d'un brochet,
S'étant plaints que pour eux la vie était trop dure,
Il fut fait par justice enquête et procédure ;
Les preuves du délit qu'au monstre on reprochait
    Pouvaient remplir une voiture.
Pourtant, au tribunal, le brochet assassin
Est par ménagement porté dans un bassin.
Pour juges on admit, sans trop choisir peut-être,
Cinq ou six animaux qu'aux champs on voyait paître.
    Dans les archives retrouvés,
Leurs noms nous ont été par bonheur conservés :
    C'étaient deux maigres haridelles,
Deux ou trois boucs cornus, plus un âne bâté.
Pour donner aux débats des lumières nouvelles,
On nomma procureur un renard très-fûté.
Le bruit courait partout (voyez la calomnie !)
Que grâces aux bons soins du brochet accusé,
Sa table de poissons était toujours garnie.

Les juges auraient bien voulu être indulgents, mais les faits étaient trop scandaleux, il fallait punir, et punir sévèrement :

Chacun voulait qu'il fût pendu !
— Eh quoi ! dit le renard, tribunal vénérable !
Le pendre ! à tel coquin autre supplice est dû !
Il faut, pour le punir, une peine imprévue
Qui saisisse d'effroi tous ceux qui l'auront vue :
Noyons-le ! — C'est très-bien !... s'écrie avec transports
Des juges indulgents la troupe routinière.
Et l'on prend le coupable au corps
Pour le jeter... à la rivière. (VIII, 8.)

Les tribunaux qui, si l'on en croit Krylov, se montrent si indulgents quand il s'agit d'un haut personnage, le sont moins quand l'accusé est un pauvre diable. La Fontaine nous a déjà raconté le sort de l'âne, mais Krylov a mieux que cela. Dans une fable de Phèdre, la brebis accusée par un chien de lui avoir volé un pain est condamnée sur le témoignage du loup, malgré ses dénégations et son passé sans reproche. Le fait est plus plaisant chez le fabuliste russe, sans être moins odieux. Ici l'accusateur est un paysan qui se plaint qu'on lui ait dévoré deux poulets, dont on n'a retrouvé que

Quelques plumes, les os et le bout d'une patte.

Le juge, qui n'est autre que maître Renard en

personne, après avoir soigneusement essuyé les plumes de son museau, prononce l'arrêt suivant :

Vu que toute brebis, dans la race animale,
Pour tromper et mentir n'eut jamais son égale,
A ces causes, nous refusons
De croire la brebis alléguant ses raisons ;
Vu que pendant la nuit aux poulets si fatale,
Ainsi qu'il est prouvé par des témoins nombreux,
Sur le lieu du massacre elle a couché près d'eux ;
Vu que chair de poulet est délicate et tendre,
Que la chance était belle à vouloir en goûter,
Et que dame brebis, qui prétend s'en défendre,
A telle occasion n'a pas dû résister ;
Nous renard, déclarant la chose bien jugée,
La condamnons à mort, pour purger le troupeau.
La chair, au tribunal, est de droit adjugée,
Et le plaignant aura la peau. (VII, 16.)

Les brebis ont toujours la manie de se plaindre, au dire du fabuliste. Ce n'est pas cependant qu'on ne prenne à chaque instant des mesures en leur faveur. On se plaignait que les loups avaient triplé dans un pays et dévoraient tous les moutons ; on a triplé le nombre des chiens, et les moutons n'en ont pas moins disparu. On leur a donné un nouveau berger, et l'on a reconnu que ce berger faisait cuire ses administrées. On a réuni une commission pour délibérer sur leur sort ; à cette commission ont été appelés des animaux de tous les grades, et un loup

a été nommé intendant ; il est vrai que les brebis, plus intéressées que les autres cependant, n'ont pas été appelées à délibérer elles-mêmes. Enfin on a fait une loi, loi équitable s'il en fut, qui assure à toute brebis, attaquée par un loup, le droit d'empoigner le loup et de le conduire elle-même devant la police !

On nomme un nouveau gouverneur dans une province ; il arrive à grand fracas et annonce qu'il est bien décidé à réformer tous les abus. Les brebis lui adressent une supplique. Nous affirmons, disent-elles,

Au nom de maint troupeau
Que nos seigneurs les loups nous écorchent la peau.
— O les coquins ! dit-il, quel crime abominable !
Tous les loups sont mandés. — Qui vous donne le droit
De faire à nos brebis outrage et violence ?
— Pardon, disent les loups, c'est vous-même, Excellence,
Qui nous avez permis, par un hiver très-froid,
De prélever ainsi, vu la température,
La toison des brebis qui nous sert de fourrure.

De quel droit donc viennent-elles crier ?

— C'est bon ! dit l'éléphant, mais pourtant, prenez garde !
Je veux corriger les abus.
Une peau par brebis, la chose peut se faire :
Mais surtout pas un poil de plus,
Car à moi vous auriez affaire ! (II, 22.)

Hâtons-nous de dire que les abus dont parle ici Krylov ont disparu depuis longtemps déjà. Les paysans sont devenus libres, il y a partout des tribunaux où l'homme du peuple peut se plaindre et obtenir justice. On prétend même que ces tribunaux ont maintenant un faible pour lui.

La politique n'est touchée que très-indirectement par la Fontaine. A l'en croire,

> Le sage dit, selon les gens :
> Vive le roi! vive la Ligue!

Et il paraît prendre un médiocre souci de la forme du gouvernement. Il n'en est pas de même de Krylov. Dans sa fable du *Cheval et du Cavalier* (IV, 18), il se prononce franchement pour un gouvernement fort; il voit dans la liberté plus d'inconvénients que d'avantages. Il veut aussi une religion respectée; il attaque les *Impies* dans une de ses fables (I, 21), et fait dans une autre une violente sortie contre Voltaire, dans laquelle on entend l'écho de ce haineux portrait du philosophe de Ferney, tracé par Joseph de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg :*

... D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve, il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer, qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du

mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment ! comment pourrais-je peindre ce qu'il me fait éprouver ? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de *rage sainte* qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau.

Krylov paraît aussi avoir éprouvé un peu de cette *sainte rage* dont parle Joseph de Maistre, et dans une de ses fables les plus étendues, *l'Auteur et le Brigand* (VI, 24), après avoir accumulé sur lui les imprécations les plus énergiques, il nous le représente dans l'enfer, bouillant dans une chaudière ardente et frappé d'un châtiment bien autrement sévère que le brigand qui a volé et assassiné sur les grands chemins. Le frère de Joseph de Maistre, l'auteur de *la Jeune Sibérienne*, a traduit cette fable en vers français, comme reconnaissant en elle une inspiration de famille.

Mais si Krylov attaque les révolutionnaires et les trop libres penseurs, il n'en veut pas moins en même temps un gouvernement honnête, et il poursuit de ses sarcasmes impitoyables les fonctionnaires incapables ou prévaricateurs.

Dans *le Chevalier errant*, il nous représente un

roi animé des desseins les plus honorables et les plus avantageux à son pays; ce roi prend pour confident son cheval et ne doute pas que le noble animal ne le conduise dans une voie glorieuse pour eux et utile au monde. Là-dessus il s'élance sur son coursier :

Le coursier prenant son élan,
Sans écouter l'honneur qui crie,
Pour accomplir un si beau plan,
Porte son homme.... à l'écurie ;

les beaux projets resteront à l'état de projet. (VI, 17.)

Un beau jour on attelle au char de l'État un cygne, un brochet et une écrevisse, et l'on s'étonne que le char ne marche pas; la raison en est bien simple pourtant :

C'est que le cygne a pris son vol ;
L'écrevisse marche en arrière,
Et le brochet rasant le sol
Veut aller droit à la rivière. (VI, 5.)

C'est la même pensée qui se fait jour dans *le Quatuor*. Ici encore il s'agit d'une commission, qui décrète des changements au hasard et n'arrive à rien, tout en faisant beaucoup de bruit et se donnant beaucoup d'agitation.

LE QUATUOR

Le singe grimacier, l'âne à l'esprit hargneux,
Le bouc à longue corne, et l'ours au pied cagneux,
S'assemblent, un beau jour, et se mettent en tête
De faire un quatuor, pour compléter la fête.
Ils ont l'alto, la basse avec deux violons,
La musique à la mode, et, sur une herbe tendre,
Ils ont sous les tilleuls de verdoyants salons,
Où la foule ébahie accourt pour les entendre.
L'archet se met en train, chacun fait un effort,
Mais on n'arrive à rien... qu'à détonner très-fort.
Le singe tout confus s'écrie :
— Arrêtez, mes amis, attendez, je vous prie!
Comment notre concert peut-il aller ainsi?
Nous sommes mal placés ! Toi, l'alto, viens ici;
La basse vis-à-vis ira prendre sa place ;
Moi, qui des violons ai le premier emploi,
Mon second restant là, j'irai me mettre en face,
Et la musique alors ira mieux, croyez-moi.
Mis en gaîté par la cadence
Bois et monts vont entrer en danse!
Chacun prit place alors comme il était prescrit.
Et sans succès encor le quatuor reprit.
— Cessez, dit le baudet, c'est un sabbat indigne!
Moi, j'ai trouvé le vrai moyen,
Et le concert ira très-bien,
Lorsque sur un seul rang nous nous mettrons en ligne.
On obéit à l'âne et chacun se rangea,
Par ordre, en ligne droite, ainsi qu'il l'exigea.
Le concert recommence et toujours on détonne.
Comment donc en finir? Pour rentrer dans le ton
Où faudra-t-il s'asseoir? Comment se tiendra-t-on?

On discute, l'on crie et chacun déraisonne.
Au même instant un rossignol,
Par le bruit attiré, vers eux portait son vol ;
Autour de lui chacun s'empresse,
Le suppliant d'agir en qualité d'expert.
— De grâce, disent-ils, nous savons ton adresse,
Prends un peu sur ton temps pour régler le concert.
Voilà nos instruments et voici la musique;
Mais dis-nous à présent comment il faut s'asseoir.
— D'être musicien quand l'artiste se pique,
Répond l'arbitre, il doit avoir
Ce que n'a jamais eu votre nature ingrate :
Un goût pur, un profond savoir
Et l'oreille très-délicate.
Nul de vous donc, mes beaux amis,
En de tels dons si l'art consiste,
Qu'à droite, à gauche, il soit assis,
Ne sera jamais un artiste. (IV, 1.)

Dans *l'Ane et le Hibou*, un sot qui s'est servi heureusement des talents d'un personnage, dans certaines circonstances, croit pouvoir lui conserver son emploi bien que les circonstances aient changé, et il s'en trouve fort mal...

Un âne aveugle, nous dit le poëte, s'était perdu, de nuit, dans un taillis;

Un hibou par hasard tout près de là passait.
A servir de guide il s'empresse.
Or un hibou, chacun le sait,
Du regard peut percer la nuit la plus épaisse.

Sur le chemin obscur se trouvaient, tour à tour,
Monts, ravins, fossés, précipices ;
Mais tout, grâce à ces bons offices,
Était franchi comme en plein jour.
Le matin, nul danger n'apparaît sur la route.
Mais quitter un tel guide était peu sûr sans doute,
L'âne n'y peut songer...

Il l'invite à poursuivre. Mais le jour venu, le hibou cesse de voir clair, et comme, malgré cela, il s'obstine à conduire, le baudet et le hibou

Dans un ravin font la culbute. (VII, 17.)

Une autre fois, c'est un cheval aventureux qui se charge de mener un convoi de chariots qui « lentement cheminait »

Pour porter des pots à la ville.
La route qu'un ravin brusquement inclinait
Présentait une pente ardue et difficile.
Au haut de la montée un instant arrêté
Le maître des chariots, les faisant tous attendre,
En prend un qu'il conduit et qu'il aide à descendre.
Le cheval, manœuvrant avec sagacité,
Semble porter la charge à sa croupe appuyée,
Sans laisser un moment la voiture enrayée
Sur le sol escarpé glisser en liberté.

Un cheval s'impatiente à cette vue, il raille cette prudence, il demande à être attelé à la charrette ;

on y consent; le lecteur prévoit ce qui va arriver.

Le cheval, que l'ardeur emporte,
Poitrail tendu, crinière au vent,
Ébranle la voiture et l'entraîne en avant.
Mais la roue était libre et la charge très-forte,
Le chariot sur son dos heurtant à coup pressés,
Va lancer les brancards dans ses flancs défoncés.
Pourtant notre cheval, d'une ardeur sans pareille,
Fend l'air des quatre pieds et fait encor merveille :
Il franchit tout, ravin, fossé.
Saute et bondit sur chaque pierre ;
Enfin, loin du chemin tracé
Il dévie, il dévie... et tombe à la rivière.
Adieu les pots !... Tout est cassé. (II, 22.)

« Voilà où mènent la folle confiance en soi, et les expériences insensées. Il faut savoir faire les réformes à propos et procéder avec prudence. » Krylov se défie même de certains projets de réforme qui ne servent qu'à enrichir les gens chargés de les étudier. Certain roi, dit-il, appelle en conseil

Les gens les plus experts de son gouvernement,
Pour qu'un solennel jugement
Mette un terme, au plus tôt, à la docte querelle.
Mais ce nouveau moyen n'a pas plus grand succès.
Nos savants par le roi rentés de fortes sommes,
Dès lors, en deux partis se divisaient exprès,
Ménageant leur ressource en prudents économes...
Dans leur zèle ainsi raffermis,
Ces gens, jusqu'à la mort, auraient parlé sans cesse,

Et passé toujours à la caisse
Si le monarque l'eût permis. (V, 4.)

Dans une autre fable, un lion devenu vieux voudrait bien avoir une couche moins dure, il appelle auprès de lui « les ours, les loups, hauts seigneurs de l'empire, » et leur dit d'aller lui chercher quelques toisons dans la plaine, en leur recommandant bien de ne léser personne.

Illustre souverain, ne te mets point en peine,
Il n'est, pour sûr, aucun troupeau
Qui, lorsque tu veux bien lui demander sa laine,
Ne soit encor ravi de te donner sa peau,

lui répond-on à la façon du renard de la Fontaine. Les courtisans se mettent à l'œuvre immédiatement ; le roi ne sait comment leur prouver sa reconnaissance. Inutile d'ajouter que nos seigneurs les ours et les loups s'en donnèrent à cœur-joie sur les animaux inoffensifs et prélevèrent des toisons non-seulement pour le roi, mais pour eux, leurs amis et leurs protégés. (VIII, 22.)

Un autre roi lion, nous dit ailleurs le fabuliste, aimait les poules à la folie, mais il lui était impossible d'en garder, on les lui volait, ou elles s'en allaient. Un renard s'engagea à lui faire un poulailler où nul ne pourrait entrer du dehors ni sor-

tir du dedans. Il construisit un bâtiment modèle qui ne laissait rien à désirer :

Auges partout d'accès facile,
Nombreux perchoirs pour se jucher,
Abri plus haut pour se cacher
Lorsque le temps devient hostile ;
Pour les couveuses à l'écart
Petit réduit commode et sombre,
Rien n'y manquait. Chacun criait : Gloire au renard !
Pensions et cadeaux pleuvaient sur lui sans nombre.

Et cependant, les poules continuaient à disparaître. Cela se conçoit :

... Dans la clôture
Notre pendard avait, pour lui,
Su ménager une ouverture. (V, 24.)

Une autre fois un villageois rencontre maître renard et lui fait un sermon. Vrai, lui dit-il,

Vrai, je suis désolé de te voir si peu sage.
Nous sommes seuls, écoute ; on peut en liberté
Te dire ici la vérité :
Ton métier ne vaut pas le diable !

Le renard en convient, mais que faire ? On a des enfants, on a des besoins ; beaucoup de gens haut placés volent aussi et donnent mauvais exemple : malgré cela, il est las de voler et tourmenté par le

remords. — Dis-tu vrai? dit le villageois, eh! bien!

Je veux te donner à ma table
Un pain gagné du moins de manière honorable.
Des dents de tes pareils garde mon poulailler.
Comment un fin renard, des renards ses complices
Ne connaîtrait-il point les tours et les malices?
Si tu veux bien les surveiller,
Je te promets chez moi félicité sans terme,
Bon gîte, succulents repas,
Tout à souhait! Bref, tu vivras
Comme un coq en pâte à la ferme.

Marché conclu. Le renard s'installe chez le fermier et surveille les autres, mais continue à se faire sa part aux dépens du patron.

Mon renard fait de bons repas,
Mon renard devient gros et gras,
Mais n'en devient pas plus honnête. (III, 11.)

Un autre renard avait été chargé par le roi-lion de gouverner le département des poissons. Il s'entend avec un villageois et tous les deux s'en donnent,

Tandis que le renard, en jugeant maint poisson,
Dans les procès pêche en eau trouble,
Le compère avec lui se met à l'unisson,
Et va dans l'eau du roi pêcher d'autre façon

Or, un jour qu'ils faisaient frire ensemble les poissons ainsi pêchés, le roi, qui aimait à savoir par lui-même ce qui se passait dans ses États, arriva subitement. — Qu'est-ce que je vois là, dit-il,

Ouvrant sa large gueule et roulant ses gros yeux.
— Roi, ce sont des goujons, des habitants de l'onde,
Accourus avec nous pour te féliciter...
— Eh bien, comment va la justice?
Le pays est-il satisfait?
— Ici, grand roi, tout est parfait!
Qu'en prolongeant tes jours le ciel nous soit propice,
Car, grâce à tes heureux édits,
On n'est plus sur la terre, on est en paradis!
Et les pauvres poissons, se tordant dans la flamme
Sautillaient dans la poêle et pensaient rendre l'âme.
— Mais, dit le roi, pourquoi ceux-ci
Agitant la queue et la tête
Sautent-ils donc toujours ainsi?
— Sage monarque, ils sont en fête!
De joie en te voyant passer,
Sans que le respect les arrête,
Ils se sont mis tous à danser!

Le roi, cette fois, ne fut pas dupe de ces belles paroles, et, faisant justice expéditive, il mangea le gouverneur et son secrétaire. (VII, 24.)

Une des plus amusantes fables de ce genre est celle qui a pour titre (II, 10):

LE RENARD ET LA MARMOTTE

Où cours-tu donc ainsi, les yeux baissés à terre?
Disait une marmotte un jour,
A messire renard qui quittait son repaire.
— Commère ma mignonne, on me joue un beau tour!
Je suis chassé d'ici. Croirais-tu bien qu'on pense
Que j'ai de mon emploi fait profiter ma panse?
Tu sais, pour débrouiller certains vols de raisin,
On m'avait nommé juge au poulailler voisin.
Voir mon repos perdu, ma santé compromise,
Travailler comme un nègre et manger en courant,
Ne dormir qu'en séance et jamais à ma guise,
Certes à tel métier le profit n'est pas grand!
Et pourtant contre moi la cabale a fait rage!
Pourquoi? Pour des propos! Mais, voyons, entre nous,
Qui pourra-t-on réputer sage,
Si l'on vient écouter les propos des jaloux?
Qui, moi! plumer la clientèle!
Alors, à l'hôpital des fous
J'aurais donc laissé ma cervelle?
Mais je crois qu'à tes yeux je suis d'avance absous;
Souviens-toi, réfléchis; tu n'as pas vu, j'espère,
Que j'aie en aucun cas croqué le moindre oiseau?
— Assurément non, mon compère.
Mais je t'ai vu parfois des plumes au museau.

J'entends maint employé nous chanter même gamme.
Comme s'il en était à son dernier écu.
Chacun en ville est convaincu
Qu'il n'a rien par lui-même et n'a rien par sa femme.
Mais petit à petit, pourtant, regardez bien,
Il se bâtit sa maisonnette,

Au comptant il achète un bien.
Comment avec ses frais accorder sa recette?
Thémis n'y peut rien voir; pour prouver son trafic,
En vain vous écririez volumes sur volumes;
Mais chacun répète en public :
Au museau notre homme a des plumes.

On peut remarquer ici l'art avec lequel le traducteur a su exprimer les nuances de l'original, et comme il rencontre sous sa plume les locutions légères et familières, si plaisantes et si riches en allusions : ce pauvre renard qui ne peut *dormir qu'en séance*, en écoutant ceux qu'il va juger, et qui se garderait de *plumer la clientèle* (il s'agit de poules, notez-le bien), etc.

Revenons à Krylov.

A l'en croire, cependant, tous les fonctionnaires ne sont pas corrompus, il y en a d'honnêtes, mais leurs administrés ne s'en trouvent pas beaucoup mieux.

Un manant, pour l'été, s'avisa d'engager
Un âne qu'il chargea des soins du potager.

Il devait donner la chasse aux merles et aux moineaux pillards. L'âne était de mœurs irréprochables, ne dérobait jamais quoi que ce fût :

Du reste, vigilant gardien,
Redouté des oiseaux il surveillait si bien
Que nul au potager n'osait plus reparaître.

Et pourtant le jardin était toujours dévasté :

Pour chasser les pillards, mon baudet, dans son zèle,
Sautant, caracolant, n'avait rien ménagé ;
Et ses quatre pieds d'âne, en tombant comme grêle,
Dans les pauvres semis avaient tout saccagé. (VI, 11.)

Conclusion : pour régir son bien, ce n'est pas un âne qu'il faut prendre.

Ne confiez pas non plus trop d'emplois au même individu. Un villageois, en prenant un chien à son service, en avait exigé trois fonctions ; il devait

Garder le seuil de la maison,
Cuire au four le pain du ménage,
Puis au verger, dans la saison,
Donner des soins à l'arrosage.

Pour cela le chien recevait un triple traitement, mais remplissait-il ses trois fonctions ? C'est autre chose. Un jour son maître, en rentrant, trouva tout en désordre ; mais qu'y faire ! pendant que le chien arrosait, il ne pouvait garder la porte, et s'il gardait la porte, il lui était impossible de cuire le pain. (IX, 6.)

Si certains fonctionnaires cumulent des places qu'il leur est impossible de remplir, ce n'est pas qu'il y ait manque de solliciteurs ; Krylov en fait défiler un escadron devant nous. Ici, c'est un cail-

lou qui veut figurer dans la parure d'un roi et dont on ne peut faire qu'un pavé; là, c'est un coucou qui a été promu à l'emploi de rossignol; il se plaint à l'aigle qu'on se moque de lui. Mon ami, lui dit l'aigle,

Je suis roi, mais non dieu; je ne puis rien pour toi;
Quand d'être un rossignol le coucou se propose,
Je puis lui donner son emploi,
Mais son talent, c'est autre chose.

Dans un autre récit, et des plus poétiques, nous trouvons une araignée, qui, s'étant accrochée à l'aigle, est arrivée au poste le plus élevé et domine le monde, mais un coup de vent l'emporte et fait justice de sa folle jactance (III, 18):

Dans les hauteurs du ciel par son vol emporté,
Au sommet du Caucase un aigle était monté,
Et, sur un cèdre centenaire
Ayant posé son pied hardi,
Joyeux il contemplait l'espace solitaire
Et croyait découvrir les confins de la terre,
Qu'à ses yeux révélait l'horizon agrandi.
Dans les steppes sans fin il voyait les rivières
Dérouler de leurs flots les sinueux détours;
Les prés, les bois, parés de leurs fleurs printanières,
En verdoyants tapis étalaient leurs atours,
Et comme un grand désert plein d'ombres,
La Caspienne, étendant ses eaux,
Agitait ses flots noirs, plus sombres

Que les ailes des noirs corbeaux.
— Gloire à toi, Jupiter, dit l'aigle, ô divin maître!
Quand ta main, créant l'univers,
Répartit ses dons à chaque être,
Tu donnas tant de force à l'aigle roi des airs,
Qu'il n'est point de hauteurs aux voûtes éternelles
Où mon puissant essor n'ait fait planer mes ailes,
Et je viens de ton œuvre admirer la beauté,
Sur des sommets où nul avant moi n'est monté! etc.

Une curieuse variété de ces ambitions, d'autant plus bruyantes qu'elles sont plus incapables, est caractérisée par Krylov d'une manière aussi piquante que concise :

Maint employé, tout fier, dit : — J'ai servi trente ans.
De rubans et de croix notre sot veut qu'on l'orne.
Son mérite est d'être longtemps
Resté planté comme une borne.
(*La Pierre et le Vermisseau*, V, 6.)

Les administrateurs et les administrés tiennent, on le voit, la place la plus importante dans le recueil de Krylov. Cela se conçoit : de son temps, la population russe ne se composait guère, les marchands à part, que de deux classes ; les fonctionnaires et les gens du peuple. C'est depuis un petit nombre d'années seulement, qu'une classe intelligente commence à s'établir, à part du service de l'État.

La principale cause qui retarde un peu la for-

mation de cette classe indépendante, c'est que pour réussir en dehors des cadres tracés, il faut de l'activité physique et intellectuelle, et que beaucoup de Russes ont le corps et l'esprit paresseux. Krylov raille cette double paresse avec l'âpreté que nous lui connaissons.

Il s'en prend à plusieurs reprises à la noblesse héréditaire qui, pour avoir le droit de ne s'occuper de rien, se prévaut du mérite de ses ancêtres. Ici, c'est un grand qui n'est utile qu'un jour dans sa vie, le jour de ses *funérailles*. (VI, 12.) Ailleurs, l'auteur s'emparant d'une pensée de Beaumarchais « qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal, » déclare un *Velmoje* digne du paradis parce qu'il s'est borné toute sa vie à manger, boire, dormir et à donner sa signature. (IX, 11.) Enfin, par une comparaison peu flatteuse, il compare ces personnages inutiles et vaniteux à des *Oies*, et voici ce qu'il nous en raconte :

Une longue perche à la main,
Un manant conduisait des oisons à la ville ;
Mais s'il faut parler franc, tout le long du chemin,
Il traitait son troupeau de façon peu civile.
C'était jour de marché, notre homme était pressé,
Et lorsque l'intérêt se mêle en quelque affaire,
La bête en peut pâtir quand l'homme est tracassé.
Ce rustre avait-il tort ? Je suis d'avis contraire ;

Mais j'avouerai que nos oisons
Pour juger autrement avaient bien leurs raisons.
Harcelant les passants qu'ils trouvaient sur leurs voies,
Tous en cris déchirants exhalaient leur douleur :
— Fut-il jamais plus grand malheur ?
Nous traiter ainsi, nous, des oies !
Voyez comme un rustre ignorant
Et nous pourchasse et nous étrille !
Ne dirait-on pas qu'il nous prend
Pour des oisons de pacotille !
Ce drôle a-t-il jamais songé
Qu'à nous porter respect tout homme est obligé,
A nous qui descendons des illustres volailles
Qui du saint Capitole ont sauvé les murailles ?
Rome ordonna (notez ceci !)
Qu'on leur consacrerait des fêtes !
— Et vous, dit un passant, vaniteux que vous êtes,
Vous voulez pour ce fait qu'on vous honore aussi ?
— Oui, jadis nos aïeux... — Je sais, j'ai lu l'histoire ;
Mais, vous, qu'avez-vous fait qui soit si méritoire ?
— Nos aïeux, dans l'antiquité,
Nous l'avons dit, ont sauvé Rome !
— Oui, ce point n'est pas contesté ;
Mais, vous, qu'avez-vous fait, en somme ?
— Nous ? nous n'avons rien fait. — Rien donc ne vous est dû.
Laissez là vos aïeux, mes amis, sans reproche ;
L'honneur qu'ils méritaient leur fut jadis rendu ;
Mais vous, vous n'êtes bons qu'à rôtir à la broche !

Ma fable est-elle claire, ou dois-je encor chercher
A l'éclairer par d'autres voies ?
Non : d'aucuns pourraient s'en fâcher ;
Gardons-nous d'agacer les oies ! (III, 15.)

On aurait tort, d'après cette fable, d'enrôler Krylov parmi ces démocrates exagérés qui veulent tout sacrifier aux classes inférieures. Dans un de ses meilleurs apologues, *les Feuilles et les Racines* (IV, 2), il montre comment les diverses classes de la population sont, par la différence de leurs fonctions, également nécessaires au bien de l'Etat. Cette fable rappelle, pour le sujet, la vieille comparaison *des Membres et de l'Estomac*, versifiée par la Fontaine, mais elle lui est supérieure par la poésie du style.

Krylov s'en prend plus directement à la paresse dans d'autres fables. Dans *l'Étang et la Rivière* (IV, 7), l'Étang oppose son calme majestueux à l'agitation de sa voisine, mais celle-ci n'a pas de peine à lui prouver que ce calme, c'est la corruption, l'infection et la mort, tandis que le mouvement, c'est la joie, c'est la vie. Ailleurs, c'est un *Chasseur* qui, partant pour la chasse, ne veut pas se donner la peine d'armer son fusil, prétendant qu'il sera bien temps de le faire quand il verra le gibier. Qu'arrive-t-il? le gibier paraît en quantité, dès le début de la chasse, mais s'envole ou s'enfuit pendant que notre négligent se prépare à l'attaquer, et il ne reparaît plus. (VI, 8.)

Dans d'autres fables, cette paresse physique fait

place à une activité physique non moins grande, mais qui, associée à la paresse intellectuelle, ne mène à rien. Nous avons rencontré dans notre vie de ces gens qui se donnent une peine inouïe pour produire une œuvre inutile, et qui se seraient épargné tout ce travail ou l'auraient fécondé, s'ils avaient pu s'imposer de réfléchir quelques minutes avant d'agir. Il se trouve de ces gens-là dans tous les pays. Cela tient-il à une organisation spéciale du cerveau, analogue à celle qui ne permet pas aux Juifs d'apprendre quoi que ce soit, passé quatorze ou quinze ans? ou bien est-ce une habitude prise, parce que, jusqu'à ces dernières années, le souverain prenait plus ou moins complétement soin de la noblesse, et les propriétaires de leurs paysans? Cette dernière raison doit être la vraie, et il est probable que tout cela va changer maintenant que chacun se voit plus complétement dans l'obligation de pourvoir soi-même à ses propres affaires.

Les travailleurs étourdis sont nombreux dans Krylov. Ici c'est un singe qui, voyant un laboureur à la charrue, veut aussi faire « quelque chose. » Il trouve un gros tronc d'arbre et se prend à le rouler jusqu'à ce qu'il succombe à la fatigue (III, 6). Là, c'est un jeune homme qui met son amour-propre à bien attraper des mouches, et qui n'en manque

pas une. C'est le seul profit qu'il tire d'une visite faite à lui par dame Fortune, qui était venue lui offrir sa protection (V, 26). Ailleurs, nous trouvons l'écureuil qui se vante de son adresse à tourner sa cage :

Maint faiseur qu'on voit se débattre,
Par les affaires assailli,
Se trémousse, se met en quatre,
Et chacun en reste ébahi;
La nuit, le jour on l'entend geindre;
Il fait beaucoup, mais fait-il bien ?
Son travail n'aboutit à rien;
C'est l'écureuil dans son cylindre.

Plus loin, c'est un ours qui ayant vu un paysan courber des arcs, destinés à faire des colliers de chevaux dans l'attelage à la russe, essaye de l'imiter, et faute de persévérance, casse tous les morceaux de bois qu'il entreprend de courber. (VI, 23.)

Une autre fable nous montre un meunier qui, ayant, par insouciance, négligé de faire une réparation minime à la digue qui retenait les eaux destinées à faire tourner son moulin, voit son industrie paralysée par le manque d'eau. Il songe alors à se mettre à l'œuvre, mais pendant qu'il examine le dégât,

Notre meunier voit ses poulets
Qui sur la rive accouraient boire,

— Eh ! dit-il, voilà du nouveau !
Ah ! vauriens ! ah ! pendards ! Quoi ! tandis que je peste
A chercher les moyens de conserver mon eau,
Vous me buvez ce qui m'en reste !

Et sur les maraudeurs il jette un soliveau

qui tue les poulets et achève de détériorer la digue (VII, 2). Ce fait est pris sur nature, et Krylov en a probablement été témoin. Ailleurs, des frères, dans un accès d'humeur semblable, laissent brûler leur propriété, en se disputant sur la part qui revient à chacun d'eux (II, 6). Un autre personnage achète une maison ; elle n'a pas d'eau, c'est vrai, mais il espère que la mécanique lui permettra de la porter tout près d'une rivière sans la démolir ; il se met à l'œuvre, dépense beaucoup de peine et d'argent, jusqu'au jour où la maison s'affaisse sur elle-même et ne lui laisse que des décombres. (IV, 9.)

Cette légèreté d'esprit, cette imprévoyance est symbolisée d'une manière plus piquante et plus comique encore dans la fable suivante :

LE CAFTAN DE TRICHKA

Trichka voit son caftan aux deux coudes percé ;
Mais Trichka pour si peu n'est pas embarrassé :
Il prend ciseaux, aiguille, et, zeste ! vous retranche
Sur chaque bras un quart de manche,
Adapte les morceaux à l'endroit déchiré,

Et le caftan est réparé.
Mais Trichka voit avec surprise
Que le quart de ses bras va souffrir de la bise :
— Bah ! voilà bien de quoi se mettre en grand souci !
Pourtant autour de lui l'on fait maint commentaire.
— Je ne suis pas un sot, dit Trichka ; Dieu merci !
J'ai remède nouveau pour arranger l'affaire ;
Attendez et je vous promets
Que mes manches seront plus longues que jamais!
Ce Trichka n'était point un garçon ordinaire :
Prenant donc la besogne à cœur
En rond de son caftan il raccourcit la robe,
Et rend aux manches leur longueur
A l'aide des morceaux qu'à la jupe il dérobe.
Mon Trichka, tout joyeux, croit son succès complet,
Mais il porte un caftan qui n'est plus qu'un gilet.

J'ai vu certains messieurs dont tout le temps se passe
A réparer leurs biens que l'usure attaqua ;
Regardez-y de près ; leur orgueil se prélasse
Dans le caftan de mon Trichka. (IV, 8.)

C'est encore à ce genre d'imprévoyance que se rapporte un autre apologue de Krylov, non moins populaire que le précédent. On entend parler d'une chose, plus ou moins curieuse, vite on l'achète sans se demander si l'on pourra s'en servir, puis voyant cet objet coûteux demeurer inutile, on s'emporte contre l'inventeur comme *le singe* contre *les lunettes*. Voici la fable :

Un singe assez caduc sentait faiblir ses yeux ;
Mais devant lui quelque bipède

Avait dit qu'à ce mal il est un sûr remède,
Les lunettes toujours y subvenant au mieux.
Mon singe s'en procure une demi-douzaine ;
Puis des quatre mains le voilà
Tournant par ci, virant par là,
Les pose sur sa queue et les lèche et les flaire.
Il tente vingt essais ; sur sa tête il les met,
Tantôt près de la nuque et tantôt au sommet,
Mais sa vue, après tout, n'en était pas plus claire.
— Au diable ! dit-il ; est bien fou
Qui de ces gens croit les sornettes !
Ils m'ont menti ; de ces lunettes
On ne saurait tirer de profit pour un sou !

Il dit, et maudissant ces instruments rebelles,
Au comble du dépit par degrés arrivé,
Il les lança si fort à l'angle d'un pavé
Qu'il en jaillit des étincelles.

Ainsi souvent chez nous un ignorant esprit
Traite toute œuvre d'art du vulgaire incomprise ;
De sa langue en tout lieu d'abord il la flétrit,
Et, s'il est puissant, il la brise. (I, 17.)

Cette fable est aussi, à un autre point de vue, une protestation contre l'imitation, faite au hasard, des institutions et des mœurs de l'étranger. N'imitez pas plutôt, si vous ne savez pas vous assimiler ce que vous imitez. Krylov y revient à plusieurs reprises. Il raille aussi avec beaucoup d'esprit cette manie des voyages lointains, qu'on en-

treprend, non pour s'instruire, non pas même pour voir, mais pour pouvoir dire : J'ai été à Paris, à New-York et à Jérusalem, et appliquer largement le proverbe français : *A beau mentir qui vient de loin* (II, 13). Les simples bavards, moins communs en Russie qu'en France cependant, attrapent aussi leur coup de patte chez Krylov, et il est cruel. Un cuisinier fait un beau discours à un chat qui lui a dérobé un poulet; le chat l'écoute d'une oreille, mais il ne perd pas un coup de dent, et quand le discours est fini, le poulet est croqué (III, 8).

On peut encore rapporter à la manie de l'imitation l'histoire de ce philosophe qui perd sa récolte parce qu'il passe son temps à chercher les moyens d'en avoir une meilleure (III, 10), tandis qu'un jardinier son voisin est merveilleusement satisfait de celle qu'il s'est procurée en suivant les pratiques traditionnelles; et aussi l'histoire de ce fameux coffret dont tant de gens savants et expérimentés déclarent le secret impénétrable, et qui n'en cachait aucun puisque, pour l'ouvrir, il suffisait tout simplement de lever le couvercle (I, 5). *Le Curieux* (IV, 15) nous montre, d'une manière plus piquante encore, où peut nous conduire la préoccupation d'une seule idée.

— Comment vas-tu, mon cher? D'où viens-tu donc ainsi?
— Du musée. Ah! mon bon, tout un tiers de journée
Je m'y suis promené; j'ai tout vu, Dieu merci,
Tout observé; ma vue en était fascinée!

Que d'oiseaux! que d'insectes j'ai vus! et quelles couleurs! Des animaux pas plus gros que des pointes d'aiguilles!

— Et l'éléphant, tu l'as vu, je pense? — Comment! il y a un éléphant? — Sans doute. — Ma foi! mon cher, je ne l'ai pas vu.

L'avarice, l'ardeur d'acquérir par tous les moyens est flagellée dans quatre ou cinq fables. L'une des plus ingénieuses est celle dans laquelle l'auteur fait rencontrer la Fortune par un mendiant. Elle lui propose d'emplir son sac d'or, mais à une condition : l'or qui touchera la terre se changera en poussière ; le sac n'était pas très-solide, la Fortune avertit le mendiant de se modérer, de ne pas demander trop ; il insiste pour avoir davantage, le sac se crève, et il ne lui en reste que les morceaux (V, 22).

Ailleurs (VIII, 7), Krylov se moque de la folie qu'ont certains hommes de mérite de ne s'entourer que de nullités et de gens sans valeur. Dans *le Coucou et la Tourterelle* (VI, 2), il n'a pas de peine à prouver que les parents qui n'ont pas élevé eux-

mêmes leurs enfants, qui les ont tenus loin d'eux pendant toute leur jeunesse, n'ont pas droit de se plaindre plus tard de leur ingratitude.

En général, il est misanthrope. On trouve, il est vrai, dans son recueil une fable, *la Biche et le Derviche* (III, 19), qui respire un sentiment profond de bienveillance universelle. Il s'agit d'une biche qui allaite de petits louveteaux affamés qu'elle rencontre; mais c'est là un récit d'origine évidemment bouddhique, qui se trouve là comme égaré. L'ensemble de l'ouvrage respire

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

si l'on en croit l'*Alceste* de Molière. Krylov se plaît à nous représenter la fausse philanthropie dans le *bon Renard* (IV, 19) qui prêche si éloquemment la bienfaisance, mais se garde bien de la pratiquer; il nous montre l'amitié des chiens troublée par la rencontre d'un os (II, 5); l'ingrate insouciance des hommes envers ceux qui leur ont donné un bon conseil ou qui leur ont rendu des services. Il revient sur ce sujet dans quatre de ses fables : *le Cousin et le Berger; le Petit garçon et le Vermisseau; le Chien, l'Homme, le Chat et le Faucon*. Dans *l'Aigle et la Taupe*, cette ingratitude est mêlée de vanité.

L'aigle ne veut pas pas croire aux renseignements que lui donne la taupe, parce qu'ils viennent d'une taupe, et il en est cruellement puni.

Le fabuliste a pu trouver dans le *roman de Renard* l'histoire de ce personnage qui régale son hôte de maigres provisions pendant qu'il en cache soigneusement de bonnes. C'est ainsi qu'Ysengrin, au commencement du roman, reçoit son neveu *Renard*, lequel s'en venge bien du reste; mais Krylov ne doit qu'à lui-même cette piquante mise en scène de l'égoïsme qui s'appelle *le Paysan dans le malheur*.

Dans le cellier d'un villageois,
Par une nuit sombre et sans lune,
Certain voleur, cherchant fortune,
Vint se glisser en tapinois.
Là, flairant les écus que le bonhomme entasse,
Il sonde les planchers, les murs et les plafonds,
Et sans scrupule aucun, sur tout il fait main basse.
(Du scrupule? un voleur n'en est jamais en fonds!)
Le drôle en un clin d'œil a nettoyé la place.
Si bien que le manant qui s'est, riche, endormi,
Se voit, en s'éveillant, réduit à la besace.
(Tel réveil au lecteur ne plairait qu'à demi,
Dieu nous en garde tous!) Le volé crie et pleure.
Mais il a des voisins, un compère, un parent;
Ses amis sont tout près; il court à leur demeure:
— Aidez-moi, leur dit-il, dans un malheur si grand!
Chacun d'eux à loisir exerçant sa faconde,

Veut donner un conseil au malheureux voisin :
— Et pourquoi, dit Ivane, allais-tu par le monde
Crier à tout venant : — Ma bourse est assez ronde ?
— Désormais, dit Clément, il faudra, mon cousin,
Plus près de ton chalet bâtir ton magasin.
— Eh non, criait Phocas, la chose est assez claire,
Mais vous la voyez mal et n'y comprenez rien.
Sais-tu ce qu'il te faut, cher ami ? C'est un chien,
Un chien bien endenté, qui dans ta cour aboie.
Louchka, ma favorite, a deux petits d'hier,
Prends-les donc, mon cœur est en joie
D'en pouvoir disposer pour un ami si cher ;
Autant vaut les donner, puisqu'il faut qu'on les noie.

Ainsi parlaient amis, parents.
Avis, conseils, coulaient de source ;
Mais à l'infortuné ces cœurs indifférents
Se gardaient bien d'ouvrir leur bourse. (III, 2.)

Ponsard a transporté cette scène dans l'une de ses comédies, bien qu'il n'eût probablement jamais lu Krylov. C'est que, malheureusement pour l'espèce humaine, elle est tout à fait calquée sur nature.

Krylov avait l'amour-propre irritable ; on s'en aperçoit aux fables dirigées contre les critiques littéraires ; elles ne sont ni moins amères ni moins vigoureuses que les autres. Le Parnasse, qui est devenu le domaine de certains ânes savants, depuis qu'Apollon s'en est retiré, les académies, où les cris-cris se glissent avant même qu'elles soient or-

ganisées, le cochon, qui n'a vu que des ordures au château, tandis qu'il y avait tant de grandes choses à admirer, et surtout la belle fable de *l'Ane et du Rossignol* (II, 23), sont au nombre des plus piquantes créations du fabuliste russe.

Son recueil est tout un monde. A chaque pas qu'on y fait, c'est un nouveau et plus intéressant spectacle qui se découvre, et il est difficile de s'en arracher; il le faut pourtant, sauf à y revenir.

Pour aujourd'hui, nous prendrons congé de lui en citant celui de ses apologues — et ce n'est pas le moins spirituel — qui explique pourquoi la comédie ou la fable ne nous offensent pas, tout en retraçant trait pour trait nos défauts :

LE SINGE ET LE MIROIR

Un singe, en un miroir ayant vu son image,
D'un léger coup de pied pousse un ours et lui dit :
— Regarde donc, mon cher, ce vilain personnage !
Quel grimacier! comme il bondit!
Pour mon malheur, si la nature
M'eût donné semblable figure
Je m'en serais, sur l'heure, étranglé de dépit.
Mais parmi mes pareils, mon cher confrère, avoue
Qu'il en est cinq ou six qui font semblable moue.
Je les connais tous, et je crois
Que je puis à l'instant les compter sur mes doigts.

— Pourquoi chercher ailleurs figure aussi vilaine ?
Dit l'ours. Ce laid museau, regarde, c'est le tien.
Mais notre singe n'en crut rien ;
Le conseiller perdit sa peine. (V, 8.)

La forme, chez Krylov, est à la hauteur de la pensée ; ses personnages se peignent immédiatement à l'esprit ; ses tableaux sont parfois un peu trop détaillés pour le cadre, mais ils sont vivants : ses dialogues surtout sont admirables de vérité dans leur concision obligée. La fable n'ayant que peu d'espace pour se développer, il faut que chaque mot porte. Krylov trouve toujours le mot et ses personnages parlent tous la langue à la fois populaire et poétique qui convient à leur rôle. La Fontaine possède aussi ce talent : voyez *le Savetier et le Financier*, *les Animaux malades de la peste*, et tant d'autres apologues, mais la langue russe se prête mieux que le français à certains dialogues. Dans le style philosophique, le français a plus de précision et de légèreté ; il expose nettement en quelques mots toute une série d'idées, mais il y a dans sa netteté quelque chose d'un peu brusque ; il néglige les conjonctions, les termes de liaison que le russe prodigue, comme le grec ancien. Dans le style familier, le russe, avec son abondance de sons mouillés, son luxe de diminutifs, a quelque chose

de moelleux et d'insinuant : on dirait que les mots vous enlacent et vous caressent.

Cette revue rapide des apologues de Krylov établit victorieusement notre thèse. Le fabuliste russe n'a pas fait de ses personnages des prêcheurs comme les Hindous, des êtres abstraits et impersonnels comme Ésope et Phèdre; il fait passer devant nous une galerie d'êtres bien caractérisés, bien vivants, qui sont en même temps des types, puisque n'ayant jamais rencontré ses modèles, nous les reconnaissons cependant pour des hommes nos frères, même sous leurs masques de renards, de singes ou de brebis. Ces personnages, de plus, ne sont pas des Français comme les héros de la Fontaine; leurs faits et gestes sont essentiellement nationaux et n'ont pu se passer qu'en Russie, lors même que l'idée du récit serait venue au poëte, de l'étranger. Les fables de Krylov nous présentent un admirable tableau de la société russe à l'époque peu éloignée où il vivait, comme les fables de la Fontaine nous présentent un tableau de la société française à l'époque de Louis XIV; mais elles se distinguent de celles-ci par une différence profonde. Lorsque la Fontaine raille les vices de son temps, les courtisans qui intriguent, la noblesse oisive, les juges prévaricateurs, sa raillerie est bienveil-

lante, indulgente même; il n'a guère l'espoir de changer ce qui se fait et se contente d'en rire. Krylov poursuit les abus avec âpreté; il s'indigne, il mord et emporte le morceau; c'est la colère de Juvénal. La Fontaine n'a que de la malice, on pourrait dire par moments de l'espièglerie; il rappelle plutôt la joyeuse insouciance d'Horace. Il peint gaiement, en souriant, en peintre de l'école de Raphaël; Krylov peint avec une amère énergie, en artiste de l'école de Michel Ange, toutes réserves faites, bien entendu, sur le genre des compositions. Les deux tableaux ressemblent, mais celui de la Fontaine nous fait voir les choses généralement en beau, en laissant entrevoir le laid, tandis que Krylov nous les fait voir en laid, en laissant seulement entrevoir le beau. Le premier est un moraliste, le second un réformateur.

Cette manière différente de comprendre la fable rend difficile la comparaison entre les deux poëtes. Les esprits rêveurs et indulgents aux vices de l'humanité, les classiques, les admirateurs de la littérature sereine des Grecs et du dix-septième siècle, préféreront la Fontaine avec ses élans lyriques, sa rêverie, sa naïveté pittoresque et sa fable impersonnelle; les esprits positifs et pratiques préféreront Krylov avec sa verve satirique, ses

épigrammes acerbes et sa critique impitoyable.

Somme toute, Krylov est un grand poëte. La fable des Hindous a la richesse un peu touffue des développements et l'élévation morale des idées; celle des Grecs a la précision abstraite, la concision philosophique; les fabulistes français possèdent au plus haut point l'art de conter avec finesse et agrément; Krylov joint au coup d'œil profond du moraliste, une âpre vigueur, une énergie qui ne sont qu'à lui, et sa place est marquée non-seulement entre les meilleurs écrivains russes, mais entre les plus grands fabulistes du monde.

VI

INSPIRATEURS DE KRYLOV

Au temps de Krylov, la littérature la plus en vogue était la littérature française ; aussi est-ce à elle qu'il a le plus emprunté. Tantôt il prend le sujet tout entier et se contente de traduire librement ; le plus souvent il ne prend que l'idée, qu'il revêt du costume russe et qui devient méconnaissable. Ces emprunts cependant ne s'appliquent qu'à un petit nombre de ses fables. La plus grande partie lui appartient en propre. Peu importe du reste : la Fontaine n'a pas inventé un seul de ses sujets, la Motte a inventé tous les siens ; et cependant qui s'est jamais avisé d'égaler ou même de comparer sérieusement la Motte à la Fontaine ?

M. Kinévitch, dans ses curieuses *Remarques bibliographiques et historiques sur les fables de Krylov*, indique, sous le titre de chaque fable, non-seulement les diverses éditions, les variantes, les anecdotes qui se rattachent à chacune de ces petites compositions, mais encore les sources où l'auteur a puisé quelques-uns de ses sujets. Nous ajouterons ici l'indication

11

de quelques-unes, qu'il n'a pas mentionnées sans prétendre en épuiser complétement la liste.

I. Dans *les Singes et le Chasseur* (livre I, 14), Krylov nous raconte l'histoire d'un chasseur qui voulant attraper des singes, tend des filets et se roule dedans, en prenant soin de faire bien voir son manége aux animaux dont il veut s'emparer. Il s'éloigne ensuite, et les singes n'ont rien de plus pressé que de venir faire à leur tour ce qu'ils ont vu faire au chasseur. Celui-ci s'empare de ses imitateurs malavisés.

M. Kinévitch indique, comme l'original dont Krylov se serait inspiré, la fable 162 d'Ésope, *le Singe et les Pêcheurs*. Il aurait pu indiquer tout aussi bien, soit la dix-neuvième nouvelle des *Récréations et joyeux devis* de Bonaventure Despériers — qui, par parenthèse, contient aussi l'original de la fable *le Savetier et le Financier* — soit *les Singes matelots* de la Motte.

Bonaventure Despériers (seizième siècle) raconte que le savetier Blondeau avait pour voisin un singe, qui s'introduisait dans son échoppe pendant son absence, lui tailladait son cuir, et lui gâtait, à coups de tranchet, les chaussures qu'il avait commencé à raccommoder. Le savetier n'osait le punir parce qu'il craignait que le maître du singe ne lui fît un mauvais parti ; voici ce qu'il imagina :

Quand il en fut bien ennuyé, il délibéra de s'en venger, après s'être bien aperceu de la manière qu'avoit ce singe, qui estoit de faire en la propre sorte qu'il voyoit faire ; car si Blondeau avoit aiguisé son tranchet, le singe l'aiguisoit après luy ; s'il avoit poissé du ligneul, ainsi faisoit ce singe ; et, s'il avoit cousu quelque carre-

lure, ce singe s'en venoit jouer des coudes comme il le luy avoit veu faire. A l'une des fois, Blondeau aiguisa un tranchet et le fit couper comme un rasoir, et puis, à l'heure qu'il veit ce singe en aguet, il commença à se mettre ce tranchet contre la gorge et le mener et ramener comme s'il se fust voulu égosiller. Et quand il eut fait cela assez longuement pour le faire adviser à ce singe, il s'en part de la boutique et s'en va disner. Ce singe ne faillit pas incontinent à descendre, car il vouloit s'esbattre à ce nouveau passetemps, qu'il n'avoit pas encore veu faire. Il vint prendre ce tranchet et tout incontinent se le met contre la gorge, en le menant et le ramenant comme il avoit vu faire à Blondeau. Mais il l'approcha trop près, et ne se print garde qu'en le frayant contre sa gorge, il se coupe le gosier de ce tranchet, qui estoit bien effilé, dont il mourut avant qu'il fust une heure de là....

Krylov aurait pu tirer de ce récit la morale de sa fable :

Il faut toujours avec esprit
Savoir choisir ce qu'on imite.

Mais en écrivant ses *Singes*, il songeait évidemment plus à la Motte qu'à Despériers, qu'il n'avait probablement pas lu. On s'en convaincra en lisant la fable des *Singes matelots* (II, 6).

Un navire, chargé d'une cargaison de singes s'était arrêté dans un port ;

L'équipage était allé boire ;
Les singes restaient et rien plus,
Leur doyen se leva, capable personnage :
— Camarades, dit-il, je médite un bon tour ;
Dérobons-nous à l'esclavage ;
L'occasion nous rit, hâtons notre retour :
Vous avez vu quelle manœuvre
Gouverne les vents et les flots.
Pour notre apprentissage essayons ce chef-d'œuvre ;
Je serai le pilote et vous les matelots.

— Vivent les bons conseils ! s'écria l'assemblée ;
Partons, liberté ! liberté !
On démarre aussitôt ; la voile est étalée,
Et voilà par les vents le navire emporté.
Tout allait bien d'abord ; plus d'un zéphir le pousse ;
Vous eussiez vu maint petit mousse
Courant de vergue en vergue, et grimpant sur les mâts,
Tandis qu'au gouvernail le vieux singe se place
D'un pilote inquiet affectant la grimace.
On l'eût pris pour Tiphis à son grave embarras.
— Messieurs, leur disait-il, l'orage nous menace
Je vois un nuage là-bas ;
Déjà des mers se ride et se noircit la face.
Nous aurons du gros temps ; mais ne le craignez pas.
Il disait vrai quant à l'orage,
Quant à son art c'était un autre cas.
Les vents dans le moment déployèrent leur rage,
Des foudres redoublés un horrible fracas
Alarme le pauvre équipage,
Qui se voit à toute heure à deux doigts du trépas.
Ils font à tout hasard ce qu'ils avaient vu faire ;
Mais ils le font en imprudents.
Il faut caler la voile, ils font tout le contraire ;
Voulant fuir les rochers, ils vont donner dedans.
Comme ils ont vu dans pareille aventure
Les matelots jurant, d'autres faisant des vœux,
Les singes font de même entre eux ;
Celui-là prie et l'autre jure.
Priant, jurant, chacun travaille à qui mieux mieux
Ou bien à qui plus mal ; c'est pure étourderie.
Et que leur sert leur aveugle industrie ?
Le vaisseau heurte un roc et se brise à leurs yeux,
Et la mer abîma toute la singerie.

II. *Le Trigame* (I, 20) est un conte populaire dont on trouverait facilement cinq ou six rédactions chez les épigrammatistes français. Il en est de même du *Parois-*

sien (VII, 25), dont M. Kinévitch a publié deux rédactions différentes. On en trouverait encore facilement deux ou trois nouvelles.

III. *Le Jardinier et le Philosophe* (III, 10) n'est au fond que la fable des *Deux Jardiniers* de Florian. Chez les deux fabulistes, il s'agit de deux personnages, l'un qui cultive son potager d'après la vieille méthode, et réussit à merveille ; l'autre, qui toujours en quête de perfectionnements, perd son temps et sa récolte par ses éternelles hésitations. La seule différence qu'il y ait entre le *philosophe* de Krylov et le *jardinier raisonneur* de Florian, c'est que le Russe attend pour labourer son jardin l'avis de son journal et accepte des théories toutes faites, tandis que le Français veut expérimenter directement et se faire à lui-même sa théorie. Il aspire au rôle d'inventeur, tandis que l'autre se contenterait de celui d'habile imitateur.

IV. *Le Serin et le Pigeon* (V, 3) se trouve dans Phèdre sous ce titre *Passer et Lepus*. Dans la première il s'agit d'un serin qui s'est laissé mettre en cage et qu'un pigeon raille de sa maladresse. Un instant après le pigeon est pris à son tour. La fable de Phèdre a été souvent traduite et imitée en français. Voici la rédaction la plus brève que nous connaissions :

LA CAILLE ET LE LIÈVRE

Un aigle emporte un lièvre en ses serres cruelles ;
La caille en rit : — A quoi vous ont servi vos pieds ?
Un milan fond sur elle : — O vous qui me railliez,
Reprend le lièvre, à quoi vous ont servi vos ailes ?

V. *Le Cousin et le Berger* (V, 9). Un berger endormi est menacé par un serpent qui va le mordre; un cousin prend pitié de lui et le réveille. Le berger tue le serpent qui le menace, mais il tue en même temps l'insecte qui l'a sauvé.

Virgile, dans sa jeunesse, a composé sur le même sujet un poëme assez faible, *le Culex*, qui n'a pas moins de 404 vers. La fable de Krylov, qui n'en a que 14, peut être considérée comme le sommaire du poëme latin.

VI. Dans *le Renard et le Lion* (V, 17), Krylov nous raconte l'histoire d'un renard, qui en apercevant un lion pour la première fois, « pensa mourir de maladie; » mais il s'apprivoisa vite, et à la troisième rencontre, il alla parler à celui qui l'avait effrayé d'abord.

La Fontaine a raconté la même histoire avec d'autres acteurs :

> Le premier qui vit un chameau
> S'enfuit à cet objet nouveau ;
> Le second approcha ; le troisième osa faire
> Un collier pour le dromadaire.
> Etc...
>
> (*Le Chameau et les Bâtons flottants.*)

VII. La fable des *Deux Tonneaux* (VI, 5), l'un vide et faisant beaucoup de bruit parce qu'il ne contient rien, et l'autre plein et aux allures modestes, se rencontre sous plusieurs formes dans la littérature française ; tantôt sous la même forme de *deux Tonneaux*, tantôt sous celle de *deux Épis*, l'un vide et levant la tête, l'autre plein et s'inclinant; ou encore sous celle de *Deux*

Voitures, l'une vide et faisant un terrible fracas, et l'autre pleine de richesses ou de personnages importants, qui s'avance modestement et sans bruit.

VIII. Dans *l'Enfant et le Serpent* (VI, 9), il s'agit d'un enfant qui joue avec un serpent sans soupçonner le danger. Ce sujet a été traité dans plusieurs langues, entre autres dans une pièce de vers anglais qui figure souvent dans les livres destinés aux enfants. Il existe aussi divers tableaux et gravures représentant le même sujet, avec la même morale :

Il faut toujours
Voir avec qui l'on badine.

IX. A propos du *Pourceau sous le chêne* (VII, 7), M. Kinévitch cite Ésope et sa fable, *les Voyageurs et le Platane :*

Vers le milieu d'une des plus chaudes journées de la canicule, des voyageurs fatigués aperçurent un platane et allèrent se reposer à son ombre. En se reposant, ils regardaient l'arbre et se disaient les uns aux autres : « Voilà un arbre bien inutile aux hommes puisqu'il ne donne pas de fruits. » Le platane, qui les entendait, leur dit : « Ingrats, vous usez de mon ombre pour vous reposer et vous me déclarez inutile et sans valeur ! »

L'idée développée par Krylov est bien celle d'Ésope, mais le titre qu'il a pris lui a été fourni par la fable de Lessing, *le Chêne et le Porc* (I, 15), souvent imitée en français :

Un porc gourmand se régalait sous un grand chêne des glands qui étaient tombés. Pendant qu'il tenait un gland dans sa bouche, il en dévorait un autre des yeux.

« Ingrat animal ! lui cria enfin le chêne, tu te nourris de mes

fruits sans lever les yeux sur moi et sans même m'accorder un regard de reconnaissance. »

Le porc s'arrêta un instant et répondit en grognant : « Mes regards reconnaissants ne te manqueraient pas, si je savais que c'est pour moi que tu as laissé tomber tes glands. »

Ainsi la fable d'Ésope et celle de Krylov sont dirigées contre les ingrats, celle de Lessing contre les bienfaiteurs trop exigeants.

X. *Le Petit Chat et le Sansonnet* (VII, 11), rappelle *les Deux Moineaux* de la Fontaine. Dans la fable française, un chat s'est promis de respecter un moineau ; mais un autre moineau étant venu chercher querelle à son ami, le chat saute dessus et le mange. Puis trouvant que « les moineaux sont un mets délicat, » il mange aussi son jeune ami. La fable de Krylov est plus piquante, puisque c'est le sansonnet lui-même qui engage le chat à fouler aux pieds ses scrupules et à croquer un chardonneret son voisin de cage. Le chat mange le chardonneret d'abord, puis, alléché par ce premier repas, il croque aussi le conseiller qui l'a si bien instruit. Tout en rappelant la Fontaine, Krylov donne à sa fable une portée plus grande et une morale plus étendue.

XI. *Le Richard et le Poëte* (VII, 18) n'est, au fond, que *le Partage de la terre*, de Schiller. Chez Krylov, le poëte se plaint à Jupiter d'être en proie à la misère, tandis que d'autres possèdent tous les biens de ce monde sans avoir rien fait pour les mériter. Jupiter le console en lui disant qu'il n'a donné au riche que des biens passagers qui l'exposent à l'envie d'autrui et à la haine de ses

héritiers, tandis que le poëte a pour lui dans le présent, le sentiment de sa valeur, et après sa mort l'immortalité.

Schiller dit à peu près la même chose sous une forme plus poétique :

« Prenez le monde ! dit Jupiter aux hommes du haut de son Olympe. Prenez ! il est à vous ; je vous le donne en fief perpétuel et héréditaire ; mais partagez-le-vous fraternellement. »

Aussitôt, quiconque a des mains s'empresse de s'établir dans son domaine. Jeunes et vieux, tous s'agitent et s'empressent. Le laboureur s'empare des fruits de la terre ; le jeune seigneur abat le cerf dans les forêts ; le marchand prend tout ce que ses greniers peuvent contenir ; l'abbé choisit le noble vin, le vin vieux ; le roi barre les ponts et les routes et dit : « La dîme est à moi. »

Bien tard, longtemps après le partage, le poëte arrive ; il venait des régions lointaines. Hélas ! il n'y avait plus rien à prendre nulle part ; toute chose avait son maître.

« Malheur à moi ! dit-il, serai-je donc oublié, moi seul entre tous, moi ton fils le plus fidèle ? » Il faisait ainsi retentir les airs de ses cris et de ses plaintes, et il alla se prosterner devant le trône de Jupiter.

« Si tu t'es attardé dans le pays des rêves, réplique le dieu, ne t'en prends pas à moi ! Où étais-tu donc quand on faisait le partage du monde ? — J'étais auprès de toi, dit le poëte. Mes yeux étaient attachés à ta face ; mon oreille était suspendue aux harmonies de ton ciel. Pardonne à l'esprit qui, enivré de tes clartés, a perdu les biens terrestres !

— Que faire ? dit Jupiter. Le monde est donné. L'automne, la chasse, les marchés ne sont plus à moi... Veux-tu vivre avec moi dans le ciel ? Toutes les fois que tu viendras, il te sera ouvert. »

XII. Le sujet des *Trois Moujiks* (VII, 23) quoique très-russe par tous les détails, n'en a pas moins été inspiré par un vieux fabliau français qui a subi diverses métamorphoses, suivant le goût de ceux qui l'ont répété. Nous n'en avons pas moins de huit rédactions sous les

yeux, sans compter celle qu'Imbert a insérée dans son *Choix de fabliaux mis en vers*, 2 vol. in-12.

Comme Krylov avait déjà emprunté à ce recueil le sujet de son *Hableur* (II, 13), emprunté par Imbert lui-même à l'Allemand Gellert, il est probable que c'est dans le même livre qu'il a trouvé le sujet de ses *Trois Moujiks*. Au lieu des vers médiocres d'Imbert, nous reproduirons la traduction que Legrand d'Aussy a donnée du fabliau original.

LES DEUX BOURGEOIS ET LE VILLAIN

Deux bourgeois allaient en pèlerinage. Un paysan qui se rendait au même terme, s'étant joint à eux dans le chemin, ils firent route ensemble et réunirent même leurs provisions. Mais à une demi-journée de la *maison du Saint*, elles leur manquèrent, et il ne leur resta qu'un peu de farine, à peu près ce qu'il en fallait pour faire un petit pain. Les bourgeois, de mauvaise foi, complotèrent de le partager entre eux deux et d'en frustrer leur camarade, qu'à l'air grossier qu'il avait montré, ils se flattaient de duper sans peine. « Il faut que nous prenions notre parti, lui dit un des citadins ; ce qui ne peut suffire à la faim de trois personnes peut en rassasier une et je suis d'avis que le pain soit pour un seul. Mais afin de pouvoir le manger sans injustice, voici ce que je propose. Couchons-nous tous trois, faisons chacun un rêve, et qu'on adjuge le pain à celui qui aura eu le plus beau. »

Le camarade, comme on s'en doute bien, applaudit beaucoup à cette idée. Le villain même l'approuva et feignit de donner pleinement dans le piége. On fit donc le pain, on le mit à cuire sous la cendre et l'on se coucha. Mais nos bourgeois étaient si fatigués qu'involontairement bientôt ils s'endormirent. Le manant, plus malin qu'eux, n'épiait que ce moment. Il se leva sans bruit, alla manger le pain et revint se coucher.

Cependant, un des bourgeois s'étant réveillé et ayant appelé ses deux compagnons : « Amis, leur dit-il, écoutez mon rêve. Je me suis vu transporté par deux anges en enfer. Longtemps ils m'ont tenu

suspendu sur l'abîme du feu éternel. Là, j'ai vu les tourments, etc.... — Et moi, reprit l'autre, j'ai songé que la porte du ciel m'était ouverte ; les archanges Michel et Gabriel, après m'avoir enlevé par les airs, m'ont conduit devant le trône de Dieu. J'ai été témoin de sa gloire... » Et alors le songeur commença à dire des merveilles du paradis, comme l'autre en avait dit de l'enfer.

Le villain, pendant ce temps, quoiqu'il les entendit fort bien, feignait toujours de dormir. Ils vinrent le réveiller. Lui, affectant l'espèce de saisissement d'un homme qu'on tire subitement d'un profond sommeil, cria avec un ton effrayé : « Qui est là ?— Eh ! ce sont vos compagnons de voyage, Quoi ! vous ne nous connaissez plus? Allons, levez-vous et contez-nous votre rêve. — Mon rêve ! Oh ! j'en ai fait un singulier et dont vous allez bien rire. Tenez, quand je vous ai vus transportés l'un en paradis, l'autre en enfer, moi j'ai songé que je vous avais perdus et que je ne vous reverrais jamais. Alors je me suis levé, et, ma foi, puisqu'il faut vous le dire, je suis allé manger le pain. »

(*Fabliaux et contes du douzième et du treizième siècle*, t. II.)

Krylov a enlevé la poussière de ce vieux fabliau et l'a modernisé ; à la convention naïve du plus beau songe il a substitué une discussion politique ; au pèlerinage un voyage de commerce ; aux mœurs françaises du moyen âge, les usages russes de notre temps, mais le cadre est le même ; le plus malin mange le dîner pendant que ses compagnons de voyage se disputent. Krylov a cependant négligé une circonstance piquante. Dans le récit français, c'est le personnage que l'on juge le plus sot qui joue les autres et prend sa revanche du tour qu'on a voulu lui jouer.

XIII. La fable du *Renard* (IX, 4) ou de la *Queue du Renard*, comme traduit M. Parfait, est encore un souvenir d'un conte du moyen âge. Celui-ci se trouve dans le *Roman de Renard*. Seulement les rôles sont inter-

vertis. Dans Krylov, le Renard en allant boire un soir à la rivière, qui est gelée, laisse prendre sa queue dans les glaçons. Il pourrait s'échapper en sacrifiant quelques poils ; mais il compte sur le dégel ; par malheur le dégel ne vient pas, au contraire, et le renard qui voit paraître le soleil, est contraint d'appeler à son aide son compère le Loup. Celui-ci ne trouve d'autre moyen de lui rendre la liberté, que de lui couper la queue.

Krylov s'est proposé un but moral; le trouvère n'a voulu qu'amuser ses lecteurs par un de ces bons tours que Renard, représentant de l'esprit de ruse, joue au Loup, représentant de la force brutale. Ainsi les rôles sont renversés. C'est le loup qui perd sa queue et c'est le renard qui triomphe. Au lieu du texte original que nos lecteurs ne comprendraient peut-être pas, nous copions la traduction enfantine qu'en a donnée M. Paulin Paris dans ses *Aventures de Maître Renard et d'Ysengrin son compère*. Les *bacons*, dont il s'agit ici et plus loin, sont des quartiers de porc.

Neuvième aventure. — Où l'on verra comment Renart conduisit son compère à la pêche aux anguilles.

C'était peu de temps avant Noël, quand on pense à saler les bacons. Le ciel était parsemé d'étoiles, il faisait un grand froid, et le vivier où Renart avait conduit son compère était assez fortement pris de glace pour que l'on pût en toute sécurité y former sur lui des rondes joyeuses. Il n'y avait qu'un seul trou, soigneusement entretenu chaque jour par les paysans du village, et près duquel ils avaient laissé le seau qui leur servait à puiser de l'eau.

Renart, indiquant du doigt le vivier :

— Mon oncle, dit-il, c'est là que se tiennent en quantité les barbeaux, les tanches et les anguilles ; et précisément voici l'engin qui sert à les prendre. (Il montrait le seau.) Il suffit de le tenir

quelque temps plongé dans l'eau, puis de l'en tirer quand on sent à sa pesanteur qu'il est garni de poissons.

— Je comprends, dit Ysengrin, et pour bien faire, je crois, beau neveu, qu'il faudrait attacher l'engin à ma queue; c'est apparemment ainsi que vous faites vous-mêmes quand vous voulez avoir une bonne pêche.

— Justement, dit Renart; c'est merveille comme vous comprenez aisément. Je vais faire ce que vous demandez.

Il serre fortement le seau à la queue d'Ysengrin. Et maintenant, vous n'avez plus qu'à vous tenir immobile pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous sentiez les poissons arriver en foule dans l'engin.

— Je comprends fort bien; pour de la patience, j'en aurai tant qu'il faudra.

Renart se place alors un peu à l'écart, sous un buisson, la tête entre les pieds, les yeux attachés sur son compère. L'autre se tient au bord du trou, la queue en partie plongée dans l'eau avec le seau qui la retient. Mais, comme le froid était extrême, l'eau ne tarda pas à se figer, puis à se changer en glace autour de la queue.

Le loup, qui se sent pressé, attribue le tiraillement aux poissons qui arrivent; il se félicite, et déjà songe au profit qu'il va tirer d'une pêche miraculeuse. Il fait un mouvement, puis s'arrête encore, persuadé que, plus il attendra, plus il amènera de poissons à bord. Enfin, il se décide à tirer le seau; mais ses efforts sont inutiles. La glace a pris de la consistance, le trou est fermé, le queue est arrêtée sans qu'il lui soit possible de rompre l'obstacle. Il se démène et s'agite, il appelle Renart :

— A mon secours, beau neveu! il y a tant de poissons que je ne puis les soulever; viens m'aider; je suis las, et le jour ne doit pas tarder à venir.

Renart, qui faisait semblant de dormir, lève alors la tête :

— Comment, bel oncle, vous êtes encore là? Allons, hâtez-vous, prenez vos poissons et partons; le jour ne peut tarder à venir.

— Mais, dit Ysengrin, je ne puis les remonter. Il y en a tant, tant, que je n'ai pas la force de soulever l'engin.

— Ah! reprend Renart en riant, je vois ce que c'est; mais à qui a faute? Vous en avez voulu trop prendre, et le villain a raison de le dire : Qui tout désire tout perd.

La nuit passe, l'aube paraît, le soleil se lève. La neige avait blanchi la terre, et messire Constant des Granges, un honnête vavasseur dont la maison touchait à l'étang, se lève et sa joyeuse mégnie. Il prend un cor, appelle ses chiens, fait seller un cheval, des clameurs partent de tous côtés, tout se dispose pour la chasse. Renart ne les attend pas, il reprend lestement le chemin de Maupertuis, laissant sur la brèche le pauvre Ysengrin, qui tire de droite et de gauche, et déchire sa queue cruellement sans parvenir à la dégager. Survient un garçon tenant deux levriers en laisse. Il aperçoit le loup arrêté par la queue dans la glace, et tout ensanglanté. « Ohé ! ohé ! le loup ! » Les veneurs avertis accourent avec d'autres chiens, et cependant Ysengrin entend Constant des Granges donner l'ordre de les délier. Les braconniers obéissent; leurs brachets s'attachent au loup qui, la pelisse hérissée, se dispose à faire bonne défense. Il mord les uns, retient les autres à distance. Alors messire Constant descend de cheval, approche l'épée au poing et pense couper Ysengrin en deux. Mais le coup porte à faux; messire Constant, ébranlé lui-même, tombe sur la tête et se relève à grand'peine. Il revient à la charge, vise la tête, le coup glisse et le glaive descend sur la queue qu'il emporte tout entière. Ysengrin, surmontant une douleur aiguë, fait un effort suprême et s'élance au milieu des chiens qui s'écartent pour lui ouvrir passage et courir aussitôt à sa poursuite. Malgré la meute entière acharnée sur ses traces, il gagne une hauteur d'où il les défie. Brachets et lévriers, tous alors renoncent à la chasse. Ysengrin entre au bois, plaignant la longue et riche queue qu'il s'est vu contraint de laisser en gage, et jurant de tirer vengeance de Renart, qu'il commence à soupçonner de lui avoir malicieusement ménagé toutes ces fâcheuses aventures.

Ce récit est plus amusant que celui de Krylov, mais il faut avouer qu'il est un peu long; les trouvères ne se pressaient pas, ils savaient que l'auditeur était patient et les écouterait attentivement jusqu'au bout. Krylov n'a pris de l'original que les deux personnages et puis la queue gelée et enfin coupée, pour sauver la vie de celui qui s'est laissé prendre au piége. On conçoit que

le poëte russe, préoccupé de la leçon morale, ait mis en cause la belle queue du Renard au lieu du maigre appendice du Loup, mais l'esprit est quelque peu choqué de voir le Renard qu'on nous peint ordinairement si rusé, se jeter sans raison dans ce sot embarras. Le rôle de dupe convient mieux au loup, vorace et stupide personnage, qui ne rachète sa méchanceté par aucun charme.

XIV. Dans une autre fable, *le Loup et le Renard* (IV, 3), nous retrouvons, avec les mêmes personnages, un autre souvenir du même roman. Dans Krylov, le Renard bien repu voit arriver le Loup maigre, efflanqué, affamé; il demande humblement quelque chose à son compère. Le Renard lui offre avec empressement... du foin, dont le Loup n'a que faire; mais il se garde de lui parler d'un régal qu'il tient en reserve dans un coin et qui viendrait bien à point au pauvre Loup.

Ici encore les rôles sont intervertis; dans le *Roman de Renard*, c'est le Loup qui montre de la dureté, le Renard l'en punit à sa façon.

Renart, un matin, entra chez son oncle, les yeux troubles, la pelisse hérissée :

— Qu'est-ce, beau neveu ? tu parais en mauvais point, dit le maître du logis ; serais-tu malade ?

— Oui, je ne me sens pas bien.

— Tu n'as pas déjeuné ?

— Non, et même je n'en ai pas envie.

— Allons donc ! çà, dame Hersent (la louve), levez-vous tout de suite, préparez à ce cher neveu une brochette de rognons et de rate; il ne la refusera pas.

Hersent quitte le lit et se dispose à obéir. Mais Renart attendoit

mieux de son oncle ; il voyoit trois beaux bacons suspendus au faîte de la salle, et c'est leur fumet qui l'avoit attiré

— Voilà, dit-il, des bacons bien aventurés ! savez-vous, bel oncle, que si un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevoit, il en voudroit sa part ? A votre place, je ne perdrois pas un moment pour les détacher, et je dirois bien haut qu'on me les a volés.

— Bah ! fit Ysengrin, je ne suis pas inquiet ; et tel peut les voir qui n'en aura jamais le goût.

— Comment ! si l'on vous en demandoit ?

— Il n'y a demande qui tienne, je n'en donnerois pas à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde.

Renart n'insista pas ; il mangea ses rognons et prit congé. Mais le surlendemain il revint à la nuit fermée devant la maison d'Ysengrin. Tout le monde y dormoit. Il monte sur le faîte, creuse et ménage une ouverture, passe, arrive aux bacons et les emporte...

La morale de Krylov est tout à fait différente. Le Loup du roman n'est que mesquin dans son hospitalité; tandis que le Renard de Krylov, tout en restant impitoyable, veut se donner les apparences de la générosité en offrant avec empressement ce qu'il sait bien que le loup n'acceptera pas.

XV. L'histoire des *deux petits Garçons* (IX, 7) dont l'un, juché dans un châtaignier grâce aux épaules de l'autre, et jetant à celui-ci les écorces pendant qu'il mange les marrons, n'est qu'une variation du *Singe* qui, chez la Fontaine, fait tirer les marrons du feu par le *Chat* et les croque sans rien laisser à son complice. Seulement le Singe est plus gourmet que le petit garcon, puisqu'il fait cuire les marrons, que le second mange tout crus.

XVI. Faut-il voir le germe de *l'Oracle* (I, 9) dans les

vers suivants où la Fontaine raille la veuve du poëte Colletet, qui composait, disait-elle, des vers pendant la vie de son mari, et n'en fit plus un seul après sa mort?

Les oracles ont cessé :
Colletet est trépassé,
Dès qu'il eut la bouche close
Sa femme ne dit plus rien,
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

Krylov a écrit :

Maint savant chez nous, m'a-t-on dit,
Sait ainsi se tirer d'affaire;
Il peut passer pour érudit
Tant qu'il garde un bon secrétaire.

XVII. L'idée des *Funérailles* (VI, 22) est-elle venue à Krylov en lisant ces vers de Brébeuf?

Ci-gît qui sut monter, à force de finance,
Aux charges du plus haut degré ;
Il n'a jamais rendu de service à la France
Que le jour qu'il fut enterré.

Krylov termine ainsi sa fable :

Que de riches ne voit-on pas
Sur qui pareil espoir repose :
Il n'est en eux que leur trépas
Qui soit utile à quelque chose.

XVIII. A-t-il eu besoin de connaître la phrase du *Barbier de Séville* citée plus haut (p. 103) pour songer à son *Grand Seigneur* (IX, 11)?

XIX. Faut-il voir dans *le Goujon* (VI, 5) qui se vante de son adresse à attraper le ver du pêcheur sans

se faire prendre à l'hameçon et s'obstine à mépriser le conseil que lui donnent ses aînés de se montrer plus prudent, un souvenir des *Carpillons* de Florian, qui se répandent sur le bord de la rivière malgré les avis de la carpe, et qui, de même que le goujon de Krylov, se trouvent pris et frits ?

XX. Le rapport est plus grand entre *la Cascade et la Source* (VIII, 21) et *le Torrent et le Ruisseau* de Pesselier, qui publia, en 1748, un recueil de *Fables* assez estimées. La cascade de Krylov trouve tout naturel qu'on l'admire elle-même, mais elle ne comprend pas qu'on vienne visiter la source, qui n'offre rien de curieux aux visiteurs. — Tu ne fais que les étourdir, lui dit la source, et moi je les guéris.

Voici la fable de Pesselier :

Un torrent qui roulait ses flots impétueux
Fier du bruit qu'il faisait en tombant des montagnes,
Insultait d'un air fastueux
Un clair ruisseau dont l'onde arrosait les campagnes.
Le paisible ruisseau ne répondit qu'un mot :
Malheur à ceux dont l'emploi redoutable
Est de faire aux mortels un mal inévitable !
Je n'envierai jamais un aussi triste lot.
Quand ta brillante voix me déclare la guerre,
J'en triomphe, bien loin de m'en formaliser ;
Je préfère à l'emploi de ravager la terre
Celui de la fertiliser.

Nous bornerons ici ces recherches microscopiques.

Dans les arts et la poésie, ce n'est pas l'idée première qui importe, c'est la manière dont elle est mise en œuvre, et c'est là que Krylov triomphe.

Des recherches de M. Kinévitch et des nôtres, il résulte en somme que sur les cent quatre-vingt-dix-neuf fables de Krylov, cent vingt à peu près sont originales. Une soixantaine sont imitées.

La Fontaine lui a fourni trente-deux sujets et l'a inspiré pour quelques autres. Les Fables imitées sont les suivantes :

Le Corbeau et le Renard, le Chêne et le Roseau, la Grenouille et le Bœuf, la Fille ; le Loup et l'Agneau ; les deux Pigeons, les Grenouilles qui demandent un roi, les Animaux malades de la peste, la Cigale et la Fourmi, le Coq et la Perle, le Corbeau voulant imiter l'Aigle, le Savetier et le Financier, le Lion et le Moucheron, le Vieillard et les Trois jeunes hommes, le Coche et la Mouche, l'Ours et l'Amateur de jardins ; la Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion ; la Vieille et ses Deux Servantes, la Mort et le Bûcheron, la Goutte et l'Araignée, le Loup et les Bergers, la Poule aux œufs d'or, le Loup et la Cigogne, le Berger et la Mer, le Renard et les Raisins, la Mouche et l'Abeille , le Pot de terre et le Pot de fer, le Geai paré des plumes du Paon, le Lion devenu vieux, le Lion et le Rat ; le Chameau; le Chat et les Deux Moineaux.

Ésope a fourni sept sujets :

Les Singes et le Chasseur, le Porc sous le Chêne, les Chèvres sauvages, l'Ane (chez Esope : le Chien), Alcide, le Prodigue et l'Hirondelle, le Villageois et la Brebis.

Phèdre a fourni seul un sujet : le Serin et le Pigeon ; et Virgile un aussi : le Berger et le Cousin.

Florian a fourni trois sujets :

Le Bon Renard est imité du Renard qui prêche ; les Deux Chiens, imité des Deux Chats ; le Jardinier et le Philosophe, imité des Deux Jardiniers.

Les contes français du moyen âge ont fourni trois sujets :

Les Trois Moujiks, la Queue du Renard, le Loup et le Renard.

Les contes français connus et versifiés chacun par divers auteurs ont fourni trois sujets également :

Le Trigame, le Paroissien, les Passants et les Chiens.

Les Deux Tonneaux, l'Enfant et le Serpent ont à peu près la même origine.

Lessing a suggéré plusieurs idées, mais une seule fable est imitée de lui et d'Esope : le Pourceau sous le Chêne.

Gellert, Imbert et la Fontaine ont fait les frais du Hableur.

Schiller a donné l'idée de la fable : le Richard et le Poëte.

Barbe, Lebrun, Diderot, Pesselier ont fourni, ou pu fournir, chacun l'idée d'une fable : l'Oukha de Demiane, l'Aigle et l'Araignée, la Cascade et la Source, l'Ane et le Rossignol.

VII

IMITATEURS DE KRYLOV

Si Krylov a imité souvent les Français dans ses fables, ceux-ci l'ont imité à leur tour. Nous citerons ici quelques-uns des apologues qu'il a inspirés.

Arnault (1766-1834) a publié de 1812 à 1824 deux volumes de *fables*, dont quelques-unes sont devenues justement populaires ; il n'est personne qui ne connaisse entre autres ses jolis vers à une *feuille* emportée par le vent. Son recueil contient plusieurs apologues imités de Krylov. En voici un qui n'est pas trop indigne de figurer à côté de *la Feuille.*

LE CALOMNIATEUR ET LE SERPENT

On nous répète que le diable
N'a jamais connu l'équité.
C'est calomnie en vérité ;
Je le prouve par cette fable.

L'enfer a ses jours de gala,
On y fête l'anniversaire
De Néron, de Caligula
Et d'Alaric ou d'Attila :

N'importe, ici le nom ne fait rien à l'affaire ;
Notons seulement, mes amis,
Que le diable en ces jours de fête,
Tient cour plénière, et qu'homme ou bête,
A lui baiser l'ergot tout le monde est admis.
Un jour, comme il ouvrait sa royale séance,
Au mépris de la bienséance,
S'élève un grand débat. Quel en était l'auteur ?
C'est monsieur le Serpent qui, d'un air de hauteur,
Dispute au calomniateur
Les honneurs de la préséance.
— Au plus méchant tu dis qu'elle appartient, bavard ;
Trêve donc à toute harangue :
Pourrais-tu comparer le mal que fait ta langue
Au mal que fait mon triple dard?
A ces mots allongeant sa tête meurtrière
Au premier rang il se glissait,
Et tout en sifflant il laissait
Son compétiteur en arrière.
— Halte-là ! du plus haut de son trône infernal,
Halte-là, dit le diable au rampant animal ;
A notre cour point d'injustices.
Les honneurs sont réglés, chez nous, sur les services.
Tu fais beaucoup de mal, je n'en disconviens pas :
Un prompt et douloureux trépas
Coule avec le venin dans les moindres blessures
Qu'aux pauvres gens font tes morsures ;
Mais tes morsures, ton venin
Ne menacent que ton voisin ;
Le calomniateur est à craindre, au contraire,
Partout, au même instant, dans ce vaste univers,
Tout est voisin pour lui ; ni les monts ni les mers
A ses assassinats ne sauraient nous soustraire :
Il atteint l'ange au ciel et le diable aux enfers.
Ordonnons qu'avant les couleuvres,
Avant la vipère et l'aspic,
Et même avant le basilic,
Il prendra rang d'après ses œuvres.

L'imitation est leste et bien tournée, et l'on y peut remarquer quelques traits assez piquants, qui ne sont pas dans l'original :

Les honneurs sont réglés, *chez nous*, sur les services, etc.

Les fables de *Lebailly* (1756-1832), dont le premier recueil fut publié en 1784, contiennent aussi quelques imitations de Krylov. On y trouve entre autres :

LE BON RENARD

Un roitelet chantait toujours,
De ces oiseaux tel est l'usage.
C'était au mois de mai, la saison des amours.
Comme il faisait retentir son ramage,
Il tombe atteint par le plomb d'un chasseur :
Il n'était pas seul, par malheur ;
Ses petits orphelins avaient perdu leur mère
Tombée aussi aux mains de l'oiseleur,
Que deviendront-ils sans leur père ?
Sur un vieux toit de chaume était construit leur nid.
Certain renard, témoin de l'aventure,
Se fait leur protecteur, parle aux voisins et dit :
— Chers oiseaux, je vous en conjure,
Prenons pitié des pauvres malheureux
Et trouvons-leur quelque pâture.
Un grain, c'est peu pour vous, mais c'est beaucoup pour eux ;
Amollissez un peu leur couche solitaire
En y jetant quelque paille légère ;
S'ils conservent la vie, ils la tiendront de vous,
Et vous en aurez le salaire ;
Faire du bien est un plaisir si doux !
Commence, toi, la perle des coucous,
Quelques plumes de moins ne sont pas une affaire,
Et les tiennes — il n'en faut guère —
Lui feront un lit de duvet.

Toi, ma chère alouette au corps si rondelet,
Cesse de prendre un vol superbe,
De ces prés, de ces champs viens plutôt raser l'herbe,
Viens y ramasser quelques grains
Que tu partageras avec ces orphelins.
Toi, ma douce tourterelle,
Tes petits sont déjà grands,
Je les vois battre de l'aile,
Laisse-les voler aux champs ;
Dans les plaines de l'air qu'ils se donnent carrière,
La Providence est là qui veille à leurs destins ;
Ainsi, quitte ton nid, et pour ces orphelins
Deviens une seconde mère.
Toi, gentille hirondelle, au loin, aux environs
Va leur happer des moucherons ;
Et toi, doux rossignol, l'Amphion du bocage,
Qu'ils s'endorment aux sons de ton divin ramage.
Mes chers amis, grâce à ces soins touchants,
Ils vont en vous retrouver leurs parents.
Pour notre espèce aussi voyez quel avantage !
Nous prouverons qu'il est des cœurs compatissants,
Au fond du bois le plus sauvage ;
Que...
L'orateur n'acheva pas.
Les petits affamés dans leur nid s'agitèrent,
Aux pieds du renard ils tombèrent,
Et des trois orphelins il ne fit qu'un repas.

Quiconque est vraiment bon, fait le bien en silence.
Quant aux prôneurs de bienfaisance
Dont les discours mielleux ne tarissent jamais,
N'en croyez point ces faux apôtres ;
Pour leur intérêt seul, non pour celui des autres,
Ils vantent le prix des bienfaits.

Nous pourrions encore citer de Casimir Delavigne une élégante imitation du *Ruisseau* (II, 9), qui ne

figure pas, on ne sait trop pourquoi, dans les *Œuvres* de l'auteur, mais cette imitation, comme les précédentes, est presque littérale ; c'est plutôt une traduction libre. Et d'ailleurs le style élégant, gracieux, un peu artificiel, de l'auteur des *Messéniennes* n'est guère propre, il faut en convenir, à reproduire l'âpreté un peu rude de Krylov. Nous aimons donc mieux emprunter aux *fables* d'un poëte mort récemment (1869), avec une réputation contestée de poëte, mais avec la réputation non contestée d'homme d'esprit, de Viennet, non les deux ou trois fables qu'il a plus ou moins fidèlement traduites de Krylov, mais un apologue où il s'est évidemment inspiré du poëte russe, bien qu'il ne l'ait suivi que de loin. On sait que Viennet a employé les dernières années de sa verte vieillesse à terminer et à polir un poëme épique commencé par lui sous le premier empire, et qu'il l'a fait bravement imprimer à quatre-vingt-quatre ans, quelques années seulement avant de mourir. *L'Aigle et l'Outarde* est évidemment un écho, un peu infidèle à la vérité, de la fable de Krylov, *l'Aigle et les Poules*.

Sur un pré, qu'un grand bois couvrait de son ombrage,
Une outarde aux longs pieds tranquillement paissait,
Quand du roi des oiseaux, qui dans les airs passait,
Elle entendit le cri sauvage.
L'aigle vint s'abattre à ses yeux,
Se percher au sommet d'un chêne sourcilleux,
Et des hôtes de ce bocage
Il semblait d'un œil fier, d'un œil impérieux,
En despote des airs revendiquer l'hommage.
Sa vue a de l'outarde ému la vanité :
A tout sot animal l'envie est naturelle.

— Eh ! pour quelle raison, dit-elle,
Ne monterais-je pas où cet aigle est monté ?
N'ai-je pas, comme lui, des plumes à mon aile? »
De la terre à ces mots elle s'enlève et part;
Mais son vol lourd bientôt épuise son haleine,
Et, du premier effort, elle atteint à grand'peine
Le tiers de la hauteur qu'embrassait son regard.
Cependant sur un frêne, elle aborde et s'arrête.
Elle reprend courage, et, d'un ormeau voisin,
Par un second élan, elle gagne le faite ;
Un troisième la porte aux trois quarts du chemin,
Bref, à la quatrième et dernière volée,
Sur la cime du chêne elle paraît enfin,
Triomphante, mais essoufflée.

L'aigle, qui par bonheur avait fait ses repas,
Lui dit : — C'est bien haut ! ma commère;
Prenez garde! le calme ici ne dure guère.
Voyez venir l'orage et ne l'attendez pas.
— Pourquoi donc? interrompt la vaniteuse bête ;
Ainsi que vous j'y ferai tête.

A peine a-t-elle dit que la foudre a tonné.
Dans les airs obscurcis l'autan s'est déchaîné.
Sur le chêne roulant par les vents ballottée,
La pauvre outarde épouvantée
N'a point pour s'y tenir, comme son compagnon,
Reçu de la nature un ergot au talon.
L'orage et les autans dans l'air l'ont rejetée,
Et son aile pesante a tenté vainement
De lutter contre leur furie.
La tempête la roule; un dernier coup de vent
La jette contre un roc pantelante et meurtrie,
Tandis que l'aigle audacieux
D'un vol tranquille a percé le nuage,
Et s'élevant au-dessus de l'orage,
Va retrouver l'éclat et le calme des cieux.

Ambitieux mortels, ma fable vous regarde.
Mais comment vous guérir d'un travers si commun ?
Chacun de vous dira : — Je suis aigle ; et pas un
Ne se prendra pour une outarde.

VIENNET.

La fable suivante n'a, il faut en convenir, qu'un rapport indirect avec *lés Fleurs* de Krylov. Il est probable cependant que si l'auteur français n'avait eu aucune connaissance de l'apologue russe, l'idée ne lui serait pas venue d'écrire le sien. Il figure dans les *Fables de Pierre Lachambaudie*, couronnées plusieurs fois par l'Académie française.

LA ROSE NATURELLE ET LES ROSES ARTIFICIELLES

De la fleuriste, un jour, franchissant l'atelier,
Des roses de satin, de soie et de papier,
Roses que le soleil n'avait pas fait éclore,
Dans un vase étalaient leur éclat inodore.
Une rose des champs auprès d'elles brillait,
Riche de ses parfums et fille de l'Aurore :
Aussi pour l'admirer tout le monde accourait.
S'attribuant l'honneur qu'on rend à leur compagne,
Les autres se gonflaient d'orgueil et de mépris,
Et lui dirent enfin : — Retourne à la campagne,
Paysanne, oses-tu nous disputer le prix ?
C'est de nous, non de toi, que chacun est épris.
Elle ne souffla mot, la rose naturelle ;
Mais quelqu'un répondit pour elle :
Folles, il vous sied mal d'affecter ce dédain;
Sur vous de cette fleur rejaillit le mérite ;
Si loin d'ici brillait celle qui vous irrite,
On vous délaisserait soudain.

Ce trait de Cendrillon nous rappelle l'histoire :
C'est encore une fois la vertu, la beauté
De ses indignes sœurs essuyant la fierté,
Et les ennoblissant du reflet de sa gloire.

VIII

TRADUCTEURS DE KRYLOV

Nous ignorons si Krylov a été traduit en allemand, mais on a tenté plusieurs fois de le traduire en français. Ce n'est pas une tâche facile cependant. Krylov, comme on l'a vu, est profondément russe, et son style est plein de ces idiotismes qui au premier abord semblent intraduisibles. D'un autre côté, il faut bien reconnaître que le français est de tous les idiomes européens celui qui se rapproche le plus des langues slaves, non pour la forme des mots, mais pour l'expression des idées. L'allemand, qui a fourni beaucoup de mots au français, est beaucoup plus éloigné de cette langue que le russe pour les tournures et les métaphores. Nombre de locutions, qui ne se rendent en allemand que par des équivalents, se traduisent en français mot à mot et par des images identiques. On peut se demander d'où provient cette correspondance intime dans l'expression des idées entre deux langues placées aux deux extrémités de l'Europe, correspondance que l'histoire n'explique pas. Il a dû y avoir probablement entre les Celtes et les Slaves une parenté antique et antéhistorique, dont les deux peuples ont conservé un instinct confus, puisque

nous les voyons se rechercher et se rapprocher constamment, malgré les distances, malgré la différence des systèmes politiques et malgré les guerres qui auraient dû en faire des ennemis irréconciliables.

Il est donc plus facile de traduire du russe en français qu'en allemand, mais il faut connaître parfaitement les deux langues et se donner la peine de trouver des locutions correspondantes. La difficulté s'accroît considérablement lorsqu'on s'impose la tâche de soumettre sa traduction aux règles si sévères de la versification française. Cette difficulté n'a cependant pas rebuté les traducteurs de Krylov. Le premier en date, à notre connaissance, est Dupré de Saint-Maur, qui, dans son *Anthologie russe*, inséra la traduction, médiocrement versifiée, de sept fables. Un autre écrivain, qui ne s'est désigné que par les initiales F. J. R., fit imprimer à Saint-Pétersbourg en 1822 la traduction de 69 fables, distribuées en trois livres. L'auteur annonçait dans sa préface qu'il traduirait tout le recueil de Krylov, s'il était encouragé. Probablement il ne le fut pas, et c'était justice. Ces premières traductions sont pâles, ternes, prosaïques ; le sens est conservé sans doute, mais tout le charme du récit disparaît, surtout dans la seconde version. Ces observations s'appliquent également à une troisième traduction, presque complète, tentée par Masclet, et publiée en 1827.

Une autre version qui parut en 1825 à Paris a fait beaucoup plus de bruit et il en a été tiré deux éditions ; la première, imprimée avec luxe, contenait la traduction ou plutôt l'imitation de 89 fables, en vers français

et italiens. Cette traduction avait été provoquée par le comte Grégoire Orlof, connu par divers ouvrages écrits en français; cinquante-sept auteurs connus y prirent part et, dans le nombre, tous les fabulistes alors en renom, Arnault, Lebailly, Stassart, et avec eux la plupart des poëtes déjà célèbres par d'autres écrits, Casimir Delavigne, Soumet, Émile Deschamps, Delphine Gay (depuis madame de Girardin), etc. Une traduction littérale avait été mise à leur disposition; mais la plupart, au lieu de versifier cette prose, n'y virent qu'un texte sur lequel ils pouvaient broder à leur fantaisie. Quelques-unes de ces imitations sont heureuses, nous en avons reproduit deux tout à l'heure; cependant on peut dire en général, que jamais on n'avait vu tant de gens d'esprit s'associer pour une œuvre si médiocre.

De 1828 à 1852, nous ne croyons pas qu'il ait été fait de nouvelle tentative pour acclimater Krylov en France. A cette dernière époque, un professeur, qui a laissé d'excellents souvenirs à Saint-Pétersbourg, M. Bougeault, publia une petite brochure : *Krylow, ou le la Fontaine russe*, contenant vingt fables et une notice sur le fabuliste. Cette traduction, bien qu'amèrement critiquée à son apparition, est fort supérieure aux précédentes; mais elle n'échappe pas au défaut commun : elle est froide et prosaïque.

Il restait donc à faire mieux et à traduire tout le recueil, ce que M. Parfait a exécuté, et exécuté avec bonheur. Sa traduction, imprimée à Paris en 1867, en un élégant volume in-12, contient 152 fables, c'est-à-dire

tout l'ouvrage de Krylov, moins 45 apologues empruntés par lui à la Fontaine ou à d'autres fabulistes français trop connus. C'est à cette traduction que nous avons emprunté tous les morceaux en vers cités plus haut. Ceux qui compareront l'original avec la copie reconnaîtront qu'il est impossible d'être à la fois plus exact, plus élégant, plus malicieux et de mieux lancer l'épigramme.

Krylov a trouvé cette fois un traducteur digne de lui, et il faut espérer que les critiques français, accorderont à l'écrivain russe le rang auquel il a droit, puisqu'ils sont en possession de tout ce qui est nécessaire pour le bien juger.

IX

CRITIQUES DE KRYLOV

De 1822 à 1825, plusieurs publications ont signalé aux Français le nom de Krylov; malheureusement, quelques-unes n'ont pas dépassé la frontière russe.

Le *Cours de littérature ancienne et moderne* de P. Hennequin, 4 gros volumes grand in-8, Moscou, 1822, consacre quelques pages à Krylov, et donne la traduction de deux de ses fables. Cet ouvrage a dû coûter beaucoup de peine à l'auteur, mais il lui manquait trois choses pour faire un bon livre : la science, la critique et le style.

L'*Anthologie russe*, de Dupré de Saint-Maur, contient, avec la traduction de dix fables, une courte notice sur l'auteur.

La traduction en français et en italien des *Fables choisies* de Krylov est précédée d'une notice.

Les traductions de F. J. R. et de Masclet ne sont accompagnées que de courtes préfaces.

En 1852, on voit paraître presque en même temps :

1° Dans la *Revue des Deux Mondes* un article de Ch. de Saint-Julien (mort en 1869), sur la littérature russe en général et en particulier sur Krylov. Cet article contient une biographie du fabuliste, avec l'analyse ou la traduction en prose d'un certain nombre de ses fables.

2° *Krylow, ou le la Fontaine russe*, sa Vie et ses Fables, par Alfred Bougeault (avec la traduction de 20 apologues). 1 vol. in-12. Paris, Garnier.

Les *Fables de Krilof*, traduites en français par Ch. Parfait, 1 vol. in-12. Paris ; Plon, 1867, contiennent une notice sur le fabuliste et sur ses œuvres.

Cette traduction a provoqué un grand nombre d'articles dans la presse française et étrangère. Ceux qui ont paru en Russie dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, le *Courrier russe* et la *Revue septentrionale* ont été fondus dans le présent ouvrage.

Le nom du poëte qui fait le sujet de cette étude se trouve écrit suivant les auteurs : *Krilof*, *Krylow*, *Kryloff*, *Krylof* et *Krylov*. Ces variantes viennent de ce que les Russes se servant d'un alphabet spécial, chacun croit pouvoir en traduire les lettres à sa fantaisie. La dernière transcription est la seule exacte :

1° Il faut écrire *Kry* et non *Kri*, parce que l'*i* employé ici en russe n'est pas notre *i* aigu, mais un *i* grave, dont le son est représenté par *y* chez tous les peuples slaves qui écrivent avec notre alphabet.

2° Il ne faut pas écrire *Krylow*, avec un double *w*, parce que les Russes ne possédant pas cette lettre, équi-

voque pour nous, il n'y a aucune raison de l'introduire dans un mot de leur langue.

Les Allemands écrivent *Kryloff* avec deux *ff*, parce que s'ils l'écrivaient avec une seule, ils prononceraient *Krylôfe ;* les Français ne peuvent pas invoquer la même raison pour changer l'orthographe du mot.

Restent donc les deux transcriptions : *Krilof* et *Krylov*. La première représente la prononciation, mais la seconde a l'avantage de transcrire le mot russe lettre pour lettre, sans pourtant indiquer une prononciation fausse, puisqu'en français même nous avons une tendance à donner à un *v* final non suivi d'un *e* muet, le son fort de l'*f*.

Telles sont les raisons qui nous ont fait préférer cette orthographe, bien que ce soit encore la moins usitée.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

